

Juillet 2016  
**N°41**

COLLECTION

# Les études du Crif



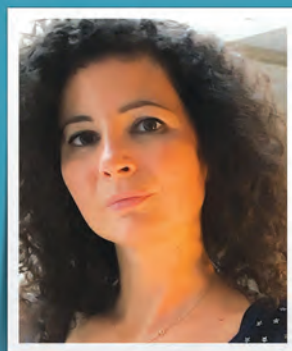
## **LA CULTURE (JUIVE) A-T-ELLE UN AVENIR EN FRANCE ?**

*Crif*

La culture (juive)  
a-t-elle  
un avenir en France ?

**Sandrine Szwarc**

*Historienne*



**Pierre-André Taguieff**

Néo-pacifisme, nouvelle  
judéophobie et mythe du complot  
**N°1 > Juillet 2003**  
• 36 pages

**Marc Knobel**

La capipo : une association  
pro-palestinienne très engagée ?  
**N° 2 > Septembre 2003**  
• 36 pages

**Père Patrick Desbois et Levana Frenk**

Opération 1005. Des techniques  
et des hommes au service de  
l'effacement des traces de la Shoah  
**N° 3 > Décembre 2003**  
• 44 pages

**Joël Kotek**

La Belgique et ses juifs : de  
l'antijudaïsme comme code  
culturel à l'antisionisme comme  
religion civique  
**N° 4 > Juin 2004**  
• 44 pages

**Jean-Yves Camus**

Le Front national :  
état des forces en perspective  
**N° 5 > Novembre 2004**  
• 36 pages

**Georges Bensoussan**

Sionismes : Passions d'Europe  
**N° 6 > Décembre 2004**  
• 40 pages

**Monseigneur Jean-Marie Lustiger**

**Monseigneur Jean-Pierre Ricard**  
**Monseigneur Philippe Barbarin**  
L'Église et l'antisémitisme  
**N° 7 > Décembre 2004** •  
24 pages

**Ilan Greilsammer**

Les négociations de paix  
israélo-palestiniennes : de Camp  
David au retrait de Gaza  
**N° 8 > Mai 2005**  
• 44 pages

**Didier Lapeyronnie**

La demande d'antisémitisme :  
antisémitisme, racisme et exclusion  
sociale  
**N° 9 > Septembre 2005**  
• 44 pages

**Gilles Bernheim**

Des mots sur l'innommable...  
Réflexions sur la Shoah  
**N°10 > Mars 2006**  
• 36 pages

**André Grjebine et Florence Taubmann**

Les fondements religieux et  
symboliques de l'antisémitisme  
**N°11 > Mars 2007**  
• 36 pages

**Iannis Roder**

L'école, témoin de toutes les  
fractures  
**N°12 > Novembre 2006**  
• 44 pages

**Laurent Duguet**

La haine raciste et antisémite tisse  
sa toile en toute quiétude sur le Net  
**N°13 > Novembre 2007**  
• 32 pages

**Dov Maimon, Franck Bonneteau  
& Dina Lahlou**

Les détours du rapprochement  
Judéo-Arabe et Judéo-Musulman  
à travers le Monde  
**N°14 > Mai 2008**  
• 52 pages

**Raphaël Draï**

Les Avenirs du Peuple Juif  
**N°15 > Mars 2009**  
• 44 pages

**Gaston Kelman**

Juifs et Noirs dans l'histoire  
récente Convergences et  
dissonances  
**N°16 > Mai 2009**  
• 40 pages

**Jean-Philippe Moinet**

Interculturalité et Citoyenneté :  
ambiguïtés et devoirs d'initiatives  
**N°17 > Février 2010**  
• 28 pages

**Françoise S. Ouzan**

Manifestations et mutations  
du sentiment Anti-juif aux  
États-Unis : Entre mythes et  
représentations  
**N°18 > Décembre 2010**  
• 60 pages

**Michaël Ghnassia**

Le Boycott d'Israël : Que dit le  
droit ?  
**N°19 > Janvier 2011**  
• 32 pages

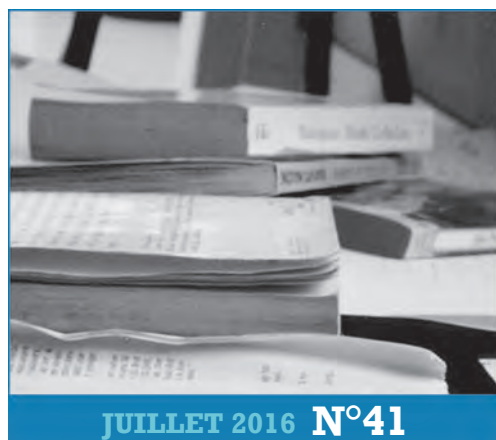
**Pierre-André Taguieff**

Aux origines du slogan «  
Sionistes, assassins ! » Le mythe  
du « meurtre rituel »  
et le stéréotype du Juif sanguinaire  
**N°20 > Mars 2011**  
• 66 pages

**Dr Richard Rossin**

Soudan, Darfour ; les scandales...  
**N°21 > Novembre 2011**  
• 32 pages

Suite en page 64



# **LA CULTURE (JUIVE) A-T-ELLE UN AVENIR EN FRANCE ?**

UNE ÉTUDE DE

**SANDRINE SZWARC**

*Historienne*

*Crif*

**Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif*  
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.**

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

## BIOGRAPHIE



Sandrine Szwarc

**D**octeur en histoire moderne et contemporaine, diplômée de la section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études (EPHE) en Sorbonne, Sandrine Szwarc enseigne à l'Institut universitaire d'études juives Elie Wiesel depuis plusieurs années. Le renouveau de la culture et de la pensée juives au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, qui s'est inscrit dans l'expérience connue sous le nom d'École de pensée juive de Paris, et notamment les penseurs du *Colloque des intellectuels juifs de langue française*, est au cœur de ses recherches. Elle publie régulièrement des articles autour de ces thèmes, donne des conférences et propose des émissions à la radio.

Journaliste, chef de rubrique et membre du comité de rédaction de l'hebdomadaire *Actualité Juive*, Sandrine Szwarc dirige depuis plusieurs années les pages culturelles de ce journal. Elle est ainsi une observatrice, voire un témoin de premier plan, de la vie culturelle juive française actuelle.

### Bibliographie

- Sandrine Szwarc, *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours*, Lormont, éditions Le Bord de l'Eau, coll. « Clair & Net », 2013.
- Entrée sur : « Le Colloque des intellectuels juifs de langue française », dans Jean Leselbaum en collaboration avec Antoine Spire (sous la direction de), *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944*, Lormont, Armand Colin - Le Bord de l'Eau, 2013.
- « André Neher, philosophe, exégète, enseignant », *Archives juives*, 42/2, pp. 140-145.
- « Jean Halperin, figure de la vie intellectuelle juive francophone », *Archives juives*, 46/2, pp. 141-144.
- « Les intellectuels chrétiens et le dialogue judéo-chrétien au Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2000) », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 192, 2010, pp. 195-215.
- « Le Colloque des intellectuels juifs de langue française (1957-2004) : La réconciliation de la pensée juive et de l'humanisme », *Plurielles*, n° 19, date, p. 35-41.
- « Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue », *Études du CRIF*, n° 31, novembre 2014.
- « Léon Askenazi : La transmission orale de l'humanité d'Israël », *Perspectives. Revue de l'université hébraïque de Jérusalem*, à paraître.

**À l'homme de culture qu'était Raphaël Draï  
*de mémoire bénie*, et à la promesse tenue de  
perpétuer le message de l'École de pensée juive  
de Paris.**

*A la mémoire du regretté Hubert Allouche,  
Président du CRIF Languedoc Roussillon.*

## SOMMAIRE

<b>PROLEGOMENES A L'ANALYSE :</b>	LE XXI <sup>e</sup> SIECLE SERA-T-IL CULTUREL ?	de 6 à 10
<b>PREMIERE PARTIE /</b>	LA RENAISSANCE CULTURELLE JUIVE APRES LA LIBERATION  - Une <i>yiddishkeit</i> française - Bundistes et culture juive	de 11 à 18
<b>DEUXIEME PARTIE /</b>	LES DIFFERENTES FORMES DE SON EXPRESSION : CINEMA, ART, MUSIQUE ET LITTERATURE  - Un septième art mosaïque - L'art « judaïca » - Quelques notes de musique - Au fil des pages	de 19 à 34
<b>TROISIEME PARTIE /</b>	LES INTERROGATIONS DES PENSEURS JUIFS CONTEMPORAINS DE LANGUE FRANÇAISE : ENTRE PARTICULARISME ET UNIVERSALISME	de 35 à 39

<b>QUATRIEME PARTIE /</b>	<b>LA QUESTION D'ISRAËL DANS LA CULTURE JUIVE FRANÇAISE</b>	<b>de 40 à 50</b>
	<ul style="list-style-type: none"><li>- Les lettres israéliennes en France</li><li>- Le vent en poupe du cinéma israélien en France</li><li>- Quid de la réception de la musique israélienne par les Juifs de France ?</li></ul>	
<b>CONCLUSION /</b>	<b>LES ENJEUX DU XXI<sup>e</sup> SIECLE : UNE ECLIPSE CULTURELLE AU SEIN DE LA JUDAÏCITE FRANÇAISE ?</b>	<b>de 51 à 58</b>
<b>ÉPILOGUE /</b>		<b>de 59 à 62</b>



## PROLEGOMENES

LE XXI<sup>e</sup> SIÈCLE SERA-T-IL CULTUREL ?

*« Un idolâtre dit à Hillel : « Il faut que tu m'enseignes toute la Loi pendant que je me tiendrai sur un seul pied. » Le Maître répond : « Ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui. C'est toute la Loi, le reste n'est que commentaires ; va et apprends. » Talmud.<sup>1</sup>*

À la manière d'André Malraux qui s'interrogeait : « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas* » (cette petite phrase qui a fait le tour du monde lui a été attribuée bien qu'il la récusât), savoir si la période actuelle sera culturelle ou non est loin d'être anecdotique.<sup>2</sup> Elle l'est d'autant moins si on accole à la notion de culture le qualificatif « juive ». Le registre culturel est-il une préoccupation de la judaïcité française contemporaine : les attaques qu'elle affronte permettent-elles d'en faire un enjeu essentiel ? Par ailleurs, le retour du religieux ou son refoulé, admet-il qu'une culture dite juive émerge et se développe ?

Peuple confronté à l'exil et à la dispersion, la transmission de l'identité spirituelle et culturelle des Juifs a représenté un combat permanent pour ses communautés diasporiques. Leur culture a largement été nourrie du fruit de la terre d'où elles étaient issues et forgée par le contact et l'émulation des autres civilisations qui y ont prospéré. La richesse

culturelle d'un peuple transcendé par des processus de relations mutuelles avec les contrées traversées, sans une qui lui soit propre, complexifie les définitions : en un sens, qu'est-ce qu'une pensée, une musique, une littérature, un cinéma ou un art juifs ? En outre, la force vitale qui a permis au peuple juif non seulement de survivre, mais encore de produire des penseurs et des œuvres d'une portée universelle lui est venue de son respect de la religion et de sa foi. La constante spirituelle sert de point fixe et de référent à la culture des Juifs même si elle n'est pas exclusive. Entre Textes et contexte, résident ainsi la richesse et la complexité de la culture juive.

Certains termes demandent une explication théorique, c'est le cas pour « culture ». L'origine de ce vocable remonte à l'Allemagne de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle quand des historiens ont ainsi déterminé « *les moments de l'histoire marqués par une extension des connaissances, une élévation des arts, un raffinement des*



*mœurs, une bonification des institutions sociales; on pouvait alors considérer qu'il s'était agi d'une phase plus avancée dans le progrès*». <sup>3</sup> L'appellation « culture » est employée précisément pour décrire cette évolution dans le développement comme synonyme de « civilisation ».

Rien dans la culture n'est acquis ou transmis par hérédité, les gènes n'étant pas porteurs d'un caractère culturel particulier. En revanche, elle peut être forgée par l'apprentissage ou par l'héritage, selon le contexte familial. Ainsi le dictionnaire Larousse apporte comme première signification au mot la définition suivante : « *Enrichissement de l'esprit par des exercices intellectuels* ». Et d'ajouter : « *Ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à un autre groupe ou à une autre nation : La culture occidentale* ».

Dans son essai sur la crise de la culture, Hannah Arendt aidait à savoir comment penser son époque et s'interrogeait sur l'essence de la culture et son rapport au domaine politique. D'origine romaine, la philosophe fait remonter l'emploi du terme « culture » pour désigner les choses de l'esprit et de l'intelligence à Cicéron qui a développé la notion *excoler animus*, cultiver l'esprit. Auparavant, le mot dérivé de *colere* signifie entretenir, préserver et « *renvoie primitivement au commerce de l'homme avec la nature au sens de culture et d'entretien de la nature en vue de rendre propre à l'habitation humaine* ». <sup>4</sup>

Une question sur laquelle ceux qui se sont penchés ont apporté des réponses différentes est devenue classique : qu'est-ce que la culture juive ? Est-elle celle des individus de confession mosaïque ? A-t-elle pour thématique le judaïsme et peu importe qui en est l'auteur ? Est-ce une notion religieuse opposée au profane ? Sans être intransigeants, nous considérerons que l'expression englobe tout cela à la fois, mais qu'aucune considération n'enferme ou n'exclut l'autre !

\*\*\*\*\*

Le titre de cette *Étude du CRIF — La culture (juive) a-t-elle un avenir en France ?* — révèle une tournure polémique, certes à la mode, mais qui dissimule une problématique essentielle. La crise du culturel s'avère un des questionnements majeurs du judaïsme français, un modèle de partage pour la culture occidentale et le vecteur de sa compréhension par l'autre.

Alors que de nouveaux lieux d'expression culturelle juive sont en voie de création dans la capitale — l'*Espace culturel et universitaire juif d'Europe* à Paris dans le XI<sup>e</sup> arrondissement et le *Centre européen du Judaïsme* bientôt dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement — le judaïsme français aurait beaucoup à gagner en transmettant son originalité au plus grand nombre et en montrant la richesse de sa civilisation qui a en tout lieu et en tout temps influencé la culture nationale.

Il paraît important d'enfoncer des portes ouvertes : le judaïsme, qui n'est certes pas qu'une religion même s'il en est le fondement, constitue une culture tellement riche qu'elle a essaimée dans les civilisations qui ont accueilli le peuple juif pour les inspirer et les influencer. Le judaïsme serait-il toujours présent s'il n'avait pas ces fondements culturels si puissants ?

Nos grands-parents fraîchement débarqués d'Europe centrale ou d'Afrique du Nord se sont intégrés dans l'hexagone en adoptant les usages culturels français, sa grande tradition littéraire, son goût pour la musique classique et sa culture du beau. L'élévation sociale liée à leur intégration passait par cette inscription dans la nation française et à l'adhésion de ses codes culturels. D'ailleurs quelle plus grande fierté pour des parents ashkénazes ou séfarades nés en dehors de l'hexagone que d'avoir des enfants ayant intégré cette haute culture ! De nombreuses histoires juives en portent le sceau.<sup>5</sup>

Selon nos exégètes, la culture naît avec Caïn, meurtrier de son frère Abel, fils d'Ève, comme le relate la Torah. Ainsi que le précisait le philosophe et théologien André Neher lors d'une leçon biblique qu'il donna lors du premier *Colloque des intellectuels juifs de langue française* : « Dans cette histoire violente créée par l'homme, il n'y a pas que des éléments de violence puisque les choses se créent aussi : le sacrifice d'abord, puis la culture, la civilisation au sens le plus large, le plus rami-

*fié du terme, puisque Caïn va construire une ville, puisque, parmi les descendants de Caïn, certains inventeront l'agriculture en tant qu'art ; qu'un autre inventera la musique, qu'un autre inventera l'art de forger le fer. Tout cela est créé par l'homme : sacrifices, culture et civilisation, mais tout cela aussi est marqué du signe négatif ; cela disparaît, en un échec complet ».*<sup>6</sup>

Le peuple juif est considéré comme le peuple du Livre. Des Livres. La musique (depuis le klezmer jusqu'aux judéo-oriental et l'andalou en passant par certaines musiques d'Amérique du Sud), nos artistes d'exception, nos metteurs en scène et cinéastes, nos écrivains dont plusieurs Prix Nobel et nos philosophes d'origines juives sont légion. Le judaïsme français est le réceptacle d'une création culturelle que la Shoah n'a pas clos et qui a tiré vers le haut les univers dans lesquels il s'épanouissait. Les Juifs ont beaucoup emprunté et donné à la culture française.

Il faudrait insister : l'identité des Juifs de France, ashkénazes ou séfarades, ne se résume pas à la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale ou sur la nostalgie de l'exode des pays arabes, car elle était riche avant et l'a été après et le sera toujours demain.

Aujourd'hui, la culture juive en France est plurielle et concerne tous les domaines de la création. Elle fascine les non-juifs qui associent le peuple juif à une élite, productrice et consommatrice de biens culturels. N'essayons pas de les contredire. La fulgurance et l'éner-

gie créatrice venues d'Israël sont également une source d'épanouissement dont l'exemple est particulièrement éclairant. Ses écrivains, cinéastes, artistes, chanteurs, musiciens sont les meilleurs ambassadeurs de leur pays à l'étranger malgré des mouvements illicites qui tentent de les museler en les boycottant.

Alors que les discours politiques échouent à faire passer des messages au plus grand nombre, la culture apporte une réponse pacifique, pouvant apparaître comme la panacée pour conforter le vivre-bien des Juifs en France.

1. D'après le Talmud, cité par Edmond Fleg lors du deuxième *Colloque des intellectuels juifs de langue française* en 1959.
2. En 1945 et 1946, la revue *Preuves* publiait deux rééditions d'entretiens parus en 1945 et 1946 qu'elle complétait par un questionnaire envoyé à l'auteur de la *Condition humaine*. À la fin de cet entretien, A. Malraux déclarait : « *Le problème capital de la fin du siècle sera le problème religieux – sous une forme aussi différente de celle que nous connaissons, que le christianisme le fut des religions antiques* ».
3. Guy Rocher, "Culture, civilisation et idéologie", in : « Introduction à la sociologie », première partie : *L'action sociale*, Montréal, Les Éditions Hur, 1995, pp. 101-127.
4. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Folio Essai, 1972, p. 271.
5. Une minorité de la communauté juive organisée ne lit plus que des livres de prières, sans d'ailleurs comprendre l'araméen. Son seul accès à la culture reste la télévision ou Internet. Un ami conférencier me disait récemment que lors d'un Salon du livre auquel il était invité, il avait entendu : « *J'ai déjà celui à la couverture bleue, c'est la couverture rouge que je n'ai pas* »... Parmi le noyau de la judaïcité française, un nivellement vers le bas s'observe à l'instar de la communauté nationale. L'idée n'est pas de juger, mais d'en faire le constat. Dans ce cadre, la question de l'avenir du culturel se pose cruellement.
6. Jean Halperin et Eliane Amado Lévy-Valensi, *La conscience juive*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. 37.

## PERSPECTIVES <sup>7</sup>

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« Révéler le contenu non occidental de notre sagesse juive ».*

*« Si la richesse culturelle juive semble en danger à l'intérieur de la communauté juive, c'est que beaucoup de jeunes — et de moins jeunes — se détournent, non pas de la religion, mais de la culture en général, et de la culture juive en particulier.*

*Ils considèrent que les non-juifs ne les aiment pas et qu'il n'y a donc rien de bon à attendre d'eux. Il existe chez ces juifs une méfiance à l'égard de la culture ambiante, méfiance renforcée par un sentiment d'insécurité.*

*Dans l'histoire familiale de nombreux juifs de France, deux ou trois générations seulement se sont écoulées depuis que leurs familles se sont soustraites à des pays dans lesquels l'oppression ne leur avait pour ainsi dire jamais donné un droit de cité. L'idée durable de l'État oppresseur s'est donc inscrite dans les mémoires. Et les épisodes tragiques de l'histoire contemporaine vécue par les juifs dans ce pays des libertés qu'est la France ne peuvent qu'aviver les craintes.*

*Il faut aussi souligner que la crise des valeurs républicaines aggrave ces craintes. Crainte d'un découplage entre religion et culture. Si toute religion est adossée à une culture, la sécularisation entraîne quant à elle la perte de ce lien et l'émergence d'un religieux "pur" qui se vit en concurrence avec la sphère profane et culturelle. Un phénomène qui s'observe dans chaque religion monothéiste à des degrés très différents. Ce processus de déculturation se fait au profit d'un modèle de culture qui n'est, au dire d'Olivier Roy, qu'un sous-produit de la modernité : à savoir un mode de communication fondé sur le mode de la publicité et des réseaux sociaux.*

*À la question de savoir quel profit la communauté juive de France peut tirer de la culture occidentale, la réponse ne peut être amenée que par l'apprentissage et la connaissance de cette culture. Car, comme le disait si justement Henri Atlan, c'est à l'aide d'outils de pensée occidentaux que nous pouvons révéler le contenu non occidental de notre sagesse juive.*

*Par cette demande d'ailleurs, nous participons à la fois à l'extrême pointe de la recherche en Occident, et en même temps à la recherche de notre identité en ce qu'elle a de particulier.*

*Telle est bien la démarche à laquelle nous souscrivons ».*

Par le grand rabbin Gilles Bernheim

---

**7.** Ils sont des acteurs de la culture juive en France et ont accepté de répondre à cette question épineuse par les mots ou le dessin.

1<sup>ère</sup>  
PARTIE

LA RENAISSANCE CULTURELLE  
JUIVE APRÈS LA LIBÉRATION

*« Tout Juif a deux patries, dit-on, la sienne et la France. Et les Juifs savent que ce n'est pas seulement une façon de parler : lorsqu'ils sont citoyens français, reliés à la France par un lien de citoyenneté directe, ils ressentent ce lien comme un privilège par rapport à la façon dont tout Juif au monde se relie aux idéaux de la culture française, en particulier tels qu'ils ont été formulés dans les idéaux de la Révolution française ». Manitou.<sup>8</sup>*

**L**a culture, le savoir et la connaissance ont façonné l'histoire du judaïsme français, notamment depuis la Libération quand la capitale est devenue l'épicentre qui a catalysé les grandes confrontations intellectuelles, littéraires, artistiques, musicales et cinématographiques contemporaines d'une identité juive à la fois féconde et inquiète.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une foisonnante activité culturelle placée sous le signe de la renaissance s'illustra en France au sein de la collectivité juive. La célèbre formule « *Heureux comme Dieu en France* » avait néanmoins démontré ses limites pour des individus heurtés de plein fouet par le traumatisme lié à la guerre. La référence à la Shoah

**“ L'extermination des Juifs en Europe n'a pas eu raison de la vitalité culturelle du judaïsme européen. ”**

devenait un élément majeur de l'identité juive moderne. Il nous faut dès lors contredire des clichés ou des présupposés, car l'extermination des Juifs en Europe n'a pas eu raison de la vitalité culturelle du judaïsme européen. Un bouillonnement était même constatable alors que l'heure était à la reconstruction d'une communauté décimée qui avait vu périr 76 000 de ses membres. L'urgence allait à rebâtir une civilisation que le nazisme avait voulu anéantir. Cette mission était alors capitale puisqu'elle devait démontrer l'utilité de la culture juive pour les autres nations en lui redonnant ses lettres de noblesse et en construisant des ponts entre la tradition juive et l'humanisme occidental. Ainsi, après une expérience douloureuse, la collectivité juive se réor-

ganisait en France alors qu'une renaissance avait lieu à plusieurs milliers de kilomètres de distance, celle d'un État pour les Juifs, l'autre élément fondateur de l'identité juive en construction.

Dans l'après-guerre, les Juifs tentaient de se reconstruire, autant individuellement que collectivement. Paris cristallisait les espoirs de revitalisation de la vie juive en Europe, tout en servant de point de passage ou d'attache pour des survivants en quête d'un lieu d'accueil. La nouvelle Lutèce, lieu de transit vers les Amériques ou la Palestine, devint un creuset et un terrain d'accueil

pour les Juifs persécutés d'Europe centrale et orientale. Une véritable renaissance culturelle multiforme s'observa et

la capitale française devint un centre juif de la culture où les artistes de tous horizons et les intellectuels se comptaient en nombre. Le rôle de la ville lumière, épiscentre de la scène culturelle juive par excellence après la guerre, pourrait être l'objet d'une étude à part entière.

Divers par leur origine, les Juifs de France l'étaient également dans les associations auxquelles ils se ralliaient. Le nombre des associations culturelles juives créées après la Shoah en témoigne à tel point que la préfecture de Paris ne peut aujourd'hui délivrer leurs noms et les comptabiliser.<sup>9</sup> Par peur du danger, elles se multiplièrent entre repli et affirmation identitaire. À

la triple organisation institutionnelle — politique, religieuse ou sociale — se greffèrent ainsi ces centaines d'associations se voulant porteuses d'un projet politique ou culturel, se distinguant selon trois idéologies : communiste<sup>10</sup>, sioniste<sup>11</sup> et bundiste<sup>12</sup>, auxquelles s'ajoutaient les œuvres religieuses nouvellement créées. Elles regroupaient chacune quelques dizaines, des centaines, voire pour les plus importantes des milliers d'adhérents et répondaient à l'hétérogénéité géographique et surtout idéologique de la judaïcité française.<sup>13</sup> Ces structures associatives étaient souvent relayées par

une publication qui leur était associée.

La reconstruction s'illustra par une éclosion de titres allant des revues savantes aux bul-

letins d'associations.<sup>14</sup> Il faut imaginer qu'à la fin des années quarante, la presse juive tirait quotidiennement. Le nombre élevé de publications — une quarantaine — laissait supposer une audience importante même si la réalité était à nuancer, car seuls quelques journaux pouvaient être considérés comme ayant un public de lecteurs. Les autres étaient soit des revues spécialisées qui n'occupaient qu'une place discrète dans l'ensemble de la presse juive, soit des bulletins internes. D'anciens titres réapparurent, d'autres virent le jour, comme *l'Arche*, un mensuel placé sous l'égide du *Fonds social juif unifié*, *Vendredi soir*, *Le Journal des communautés*, ou *Information Juive* publié

“ La capitale française  
devint un centre juif de la  
culture où les artistes de tous  
horizons se comptaient en  
nombre. ”

par le Consistoire. Plus culturelle, la *Revue des études juives* éditait des articles d'érudition sous l'impulsion de Georges Vajda et des membres de la *Société des études juives*. L'éclosion de titres, par leur diversité, apportait une contribution non négligeable à la défense du patrimoine juif. La presse fut donc florissante après la guerre, la liberté de parole et d'écriture était recouvrée.

À l'instar de tous les Français, les Juifs écoutaient la radio, la TSF, même s'il fallut attendre 1981 et la libération de la bande FM pour voir la création de la première radio juive en France, Radio J qui ouvrit la voie à Radio Communauté, Radio Shalom et Judaïques FM qui se partagèrent la même fréquence l'année suivante. Dès 1948, l'émission radio-phonique de l'ORTF intitulée «Écoute Israël» présentée par Léon Algazi, se mit en place avec beaucoup de succès. Elle existe toujours de nos jours sous le nom de «Talmudiques», proposée par Marc-Alain Ouaknin sur *France Culture*, le dimanche matin.

La question, si elle est douloureuse, mérite néanmoins d'être posée : sans la Shoah, la judaïcité française aurait-elle connu ce renouveau culturel qui s'est manifesté dans l'immédiat après-guerre?<sup>15</sup> La soif de vie après la Catastrophe a *de facto* servi de déclencheur

à un courant de pensée exceptionnel en France, ce qui ne fut pas le cas dans d'autres pays européens particulièrement éprouvés. L'Allemagne, la Pologne, l'Europe centrale et orientale avaient vu leur intelligentsia fuir ou périr alors qu'en France, des artistes et des intellectuels vivant déjà dans le pays avant la guerre furent sauvés.<sup>16</sup> En outre, des savants juifs venant de l'étranger se réfugièrent dans l'Hexagone, souvent dans l'idée de passer en Amérique ou en Palestine.<sup>17</sup> Après l'effacement du centre berlinois et sur la route des États-Unis, Paris, siège de grandes organisations juives mondiales, devenait «un pôle majeur de l'intelligentsia yiddishophone».<sup>18</sup> Après la guerre, certains d'entre eux décidèrent de rester en France et furent les initiateurs de ce renouveau culturel dont Paris était le carrefour auquel israélites, mais surtout Juifs de l'Est et Séfarade participèrent.<sup>19</sup> De 1945 à 1948, la capitale fut ainsi le théâtre du renouveau de la vie juive en Europe qui se jouait en français, en yiddish et en hébreu.<sup>20</sup> Des centres artistiques comme la *Ruche* où grouillaient des artistes juifs se maintenaient.<sup>21</sup> Ce milieu d'exilés avait créé une intense vie littéraire, artistique, voire scientifique et politique, organisée autour de centres culturels où étaient proposées des soirées thématiques.



8. Conférence de Léon Askenazi donnée le 13 novembre 1988 au Centre Rachi. Citée dans *Léon Askenazi. La parole et l'écrit*, « II. Penser la vie juive aujourd'hui », Paris, Albin Michel, 2005, p. 47.
9. En effet, après avoir demandé la liste des associations participant de la “ vie associative juive ” déclarées à Paris de 1945 à 1967 conformément aux dispositions de la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, M. Gérard Pes, préfet de police de Paris répondait par un courrier, en précisant : “ *Je suis au regret de vous informer qu'il n'est matériellement pas possible, en raison du grand nombre de groupements enregistrés dans mes services, de procéder au tri qui permettrait d'identifier les associations correspondant à votre demande* ”.
10. Les communistes, parti se proclamant des “ 75 000 fusillés ”, sortirent de la guerre gagnants et multiplièrent leurs activités en monde juif notamment.
11. Les sionistes préconisent le retour des Juifs à leur terre ancestrale en Palestine et à leur langue, l'hébreu. Ils se développèrent considérablement en France avant même la proclamation d'indépendance de l'État d'Israël, le 14 mai 1948.
12. Le Bund est l'abréviation de *Algemejner Yidisher Arbeter Bund fun Lite, Poyln un Rusland* (“ Union générale des ouvriers juifs de Lituanie, de Pologne, et de Russie ”) comme nous le verrons plus loin.
13. Doris Bensimon, *Les Juifs dans le monde au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1986, p. 20.
14. *Le guide juif de France*, publié chaque année avec le concours de Roger Ascot, donnait la liste des titres de la presse juive au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.
15. Il ne s'agit bien évidemment pas de prendre prétexte de cette corrélation pour voir dans la Shoah une sorte de nécessité historique. L'interrogation porte simplement sur une renaissance rationnellement impensable avant son fait même.
16. Ce fut le cas, par exemple, d'Edmond Fleg, poète et écrivain de renom. Pendant le conflit, il encouragea les Éclaireurs israélites de France qui s'étaient joints à la Résistance. Après guerre, il devint président de section française du *Congrès juif mondial* et fut étroitement mêlé à tous les aspects de la vie culturelle juive en France.
17. Comme Jacob Gordin, originaire de l'Empire russe, il avait séjourné dans l'Allemagne hitlérienne avant de fuir le nazisme en se “ réfugiant ” en France. Il inspira toute une génération d'érudits de langue française.
18. Rita Hermon-Belot, *L'émancipation des Juifs de France*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 112.
19. Parmi les « Israélites », citons Edmond Fleg, André Neher (Obernai dans le Bas-Rhin), Arnold Mandel (Strasbourg), pour les Juifs originaires de l'Est, Emmanuel Levinas (Kovno en Lituanie), Léon Poliakov (Saint-Petersbourg), Wladimir Rabi (Vilnius), Manès Sperber (Zablotow en Pologne), Georges Vajda (Budapest), et chez les Séfarades, Léon Askenazi (Oran), Albert Memmi (Tunis) et tant d'autres.
20. Alexandre Derczanski, “ La naissance de l'école d'Orsay au cœur de la vie juive européenne ”, dans *Pardès, op. cit.*, pp. 89-90. Chargé de recherche au CNRS, directeur du groupe de recherches sur l'épistémologie des études juives (EHESS), il dépeint dans cette communication
21. Voir plus loin, le passage sur l'art juif d'après-guerre.

## Une yiddishkeit française

Malgré le déclin évident provoqué par une catastrophe historique et ses conséquences, le yiddish avait conservé sa valeur d'expression pour près de cinq millions de locuteurs pour lesquels il demeurait la langue maternelle. Près des deux tiers des Juifs parisiens avaient survécu. Pour certains intellectuels qui avaient cru d'abord pouvoir rebâtir une vie juive en Pologne et qui avaient été contraints d'y renoncer, il semblait possible de fonder le *Hurbn*, un centre culturel yiddish à Paris. La France fut même considérée comme un haut lieu de cette culture, qui, dans la capitale française, fut intense et toucha tous les domaines : la littérature, la poésie, le cinéma, la musique, le théâtre et la presse.

Des journalistes et les plus grands noms de cette littérature comme Moïshe Schulstein, Benjamin Schlevin et Haïm Slovēs qui permit la renaissance du théâtre yiddish, séjournèrent dans la capitale jusqu'en 1951. On trouvait ainsi dans ce qui est l'actuel foyer des étudiants de la rue Guy Patin, des écrivains comme Abraham Sutzkever, Haïm Grade, Leib Rochman et bien d'autres. Parmi eux, Jacob Fink publiait une revue rédigée en hébreu, *Makhbarot* (« Cahiers »). Certains auteurs tentèrent même de faire revivre par l'écriture l'univers perdu de la

vie juive d'autrefois à Paris qui, déjà au début du XX<sup>e</sup> siècle, abritait un important foyer d'intellectuels s'exprimant en yiddish. Tandis que la prose littéraire se développait avec moins de succès, la poésie prit mieux racine avec des poètes comme Elkhonen Vogler (1907-1969), Moshe Waldman (1910-1996), et des poétesses comme Perl Halter (1913-1974) et Tania Zisman (1897-1983). Il est important de préciser que l'*intelligentsia* yiddish à Paris après la guerre comptait des gens qui pouvaient être ouvriers tout en composant des poèmes ou en écrivant des romans.

L'on pouvait encore voir après la guerre, dans certains quartiers parisiens et de région parisienne, des troupes théâtrales jouant régulièrement dans cette langue vernaculaire. De nombreuses activités culturelles et musicales s'étaient développées à Paris à la Libération. Déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certains cafés parisiens servaient de lieu de représentation pour des pièces de théâtre ou des spectacles de chansons en yiddish. Mais il s'agissait le plus souvent d'établissements éphémères et il faudra attendre l'après-guerre pour voir s'ouvrir à Paris de véritables cabarets, comme *La Riviera* de Bernard Potock et Dave Cash, le *Habibi Club* de Sigmunt Berland ou encore le cabaret-dancing *Le Zodiac*. Plus tard, dans les années 1950, Dave Cash

“ Certains cafés parisiens servaient de lieu de représentation pour des pièces de théâtre ou des spectacles de chansons en yiddish. ”

inaugurait un autre lieu à Pigalle, *Le Cabaret Yiddish*. Comme dans tous les cabarets s’y produisaient chanteurs, danseurs, entraînées, qui encouragent la clientèle majoritairement yiddishophone à manger, boire, parler, chanter et danser. Le répertoire était essentiellement composé de musiques yiddish, russe, roumaine et tzigane.<sup>22</sup>

Dans ces années de reconstruction, Paris devint le siège de la culture yiddish en Europe avec sa grande bibliothèque, le Centre Medem, ses cursus d’enseignement, ses chercheurs et ses écrivains toujours actifs. Cet engouement se manifesta le plus fortement au travers de l’édition de revues et de journaux. La presse formait désormais le noyau dur de la culture juive. On comptait à nouveau trois quotidiens paraissant régulièrement dont la *Naye Presse* («Nouvelle presse»), qui tirait à 15 000 exemplaires, *Unzer Wort* («Notre parole») à 10 000 et *Unzer Shtime* («Notre voix») à 6 000. À côté de ces journaux d’information paraissait le *Parizer Tsaytskrift* («Revue de Paris»), une revue littéraire trimestrielle, puis bimensuelle, éditée par l’UJRE dès 1953. Parmi les périodiques

sortant d’une manière irrégulière, on trouvait les journaux religieux, *Unzer Veg* («Notre chemin») et *Unzer Kiyum* («Notre existence») ainsi que les publications sionistes *Zionistische Shtime* («La voix du sionisme»), *Die Naye Shtime* («La nouvelle voie») sans oublier l’*Arbeter Wort* («La parole ouvrière») édité par les sionistes de gauche. L’abondance et la variété de cette presse témoignaient de la prégnance de la langue yiddish parlée à Paris à la fin des années quarante par des Juifs venus de l’étranger, ainsi que par ceux nés en France.

Des cours de yiddish étaient organisés pour les enfants par les diverses associations juives reconstituées. Dans les colonies et les maisons d’enfants, on s’efforçait encore de transmettre des rudiments de langue et de culture yiddish. Ces activités assurèrent une certaine pérennité à la culture yiddish parmi cette population d’artisans et d’ouvriers avides de savoir au sein de multiples structures : clubs de culture, universités populaires, troupes de théâtre, toutes agitées de conflits politiques entre les sionistes, les communistes et les bundistes.

22. Consultable sur la toile sur le site de l’institut européen des musiques juives : «les cabarets yiddish à Paris, de 1948 à 1970» d’après une émission de radio présentée par Hervé Roten.

## Bundistes et culture juive

Le mouvement bundiste, ces socialistes qui incarnaient la prise de conscience d'une certaine identité juive par son soutien à l'autonomie culturelle juive et l'attachement à la langue yiddish en Diaspora, fit recette au sortir de la guerre dans la collectivité juive française yiddishophone. En effet, une volonté de survivre évidente incita nombre de Juifs à rejoindre le Bund, sa section des jeunes, le *Tsukunf*, son groupement d'enfants, le *SKIF* et l'*Arbeter Ring*, son Cercle amical.

Parce que le Bund était un mouvement idéologique dont l'orientation était le socialisme juif, les manifestations culturelles organisées en yiddish ou en français tournaient autour d'activités politiques socialistes. Si le Bund était anticomuniste, deux de ses leaders ayant été assassinés par le personnel de Staline pendant la guerre, les bundistes s'alignaient sur la SFIO de l'époque tout en maintenant une spécificité yiddish dans la France républicaine une et indivisible. Ils n'étaient pas des Juifs pratiquants et pourtant, fréquemment, leurs membres avaient connu l'orthodoxie sous d'autres cieux avec ce qu'il y avait de plus exaltant et de plus passionnant. Sortant d'un milieu orthodoxe, et après avoir fréquenté le *heder*, la *yeshiva*, ils s'en étaient affranchis parce que le Bund leur apportait autre chose : il avait alors remplacé un messianisme religieux par un messianisme social.

Concernant l'État d'Israël, une majorité antisioniste du mouvement a été dépitée

lors de sa création. Dans l'ensemble, les bundistes ne furent pas des défenseurs de la cause sioniste et appelaient à l'autonomie culturelle fondée sur la langue yiddish. En France, comme dans les autres pays hébergeant le mouvement, ils demandaient le droit à vivre en tant que minorité nationale. C'est ainsi que dans le domaine culturel, la langue yiddish était valorisée. Chez eux, la langue vernaculaire des Juifs d'Europe centrale et orientale était un idiome séculier dans la mesure où l'*intelligentsia* juive n'était pas religieuse et ils maintenaient le yiddish en tant que substitut de territoire. Dans ce cadre, les bundistes furent des travailleurs acharnés de la renaissance culturelle yiddish de l'après-guerre. Le mouvement organisait régulièrement et pour tous les groupes d'âge des cours de yiddish, des conférences, des sorties culturelles et bien d'autres activités.

Les réunions organisées par le mouvement furent nombreuses. Le journal rédigé en yiddish *Unzer Shtime* («Notre voix») reparut, chaque semaine dans un premier temps, puis deux fois par semaine et, dans les années cinquante, quotidiennement, tirant à près de 6000 exemplaires. Désireux de faire connaître leur mouvance à un public non yiddishophone, des dirigeants bundistes de l'époque tels que Fajwel Ostrynski, Chil Najman, Alexander Minc et Rafal Ryba avaient pensé qu'un journal en français était nécessaire. C'est ainsi que naquit *Le Réveil des Jeunes* le 1<sup>er</sup> décembre 1944, une publication bundiste entièrement rédigée en français et destinée à la jeunesse juive.

## PERSPECTIVES

**La culture juive a-t-elle un avenir en France ?**



## 2<sup>e</sup> PARTIE

### LES DIFFÉRENTES FORMES DE SON EXPRESSION : CINÉMA, ART, MUSIQUE ET LITTÉRATURE

« *La Bible est la plus grande source de poésie de tous les temps* ». Marc Chagall.

#### Un septième art mosaïque

Existait-il une production cinématographique juive après la Seconde Guerre mondiale en France ? Comme pour la musique, l'art ou le théâtre à l'époque contemporaine, il est difficile de parler d'un cinéma spécifiquement juif. Une exception notable à la règle : le cinéma yiddish, car, dans l'Hexagone, après la guerre, la filmographie sur des thèmes juifs disparaît à quelques exceptions près.

À partir de 1945, le cinéma français allait à nouveau se pencher sur la question de la figure du personnage juif d'une manière toujours favorable. Le sketch d'Henri-Georges Clouzot, interprété par Louis Jouvet dans le film *Retour à la vie*, le film de Claude Autant-Lara *Le bon Dieu sans confession*, *Avant le déluge* d'André Cayatte et *Maître après Dieu* de Louis Daquin illustraient cet état d'esprit.

La Shoah a inspiré des cinéastes comme Frédéric Rossif dans un film de montage intitulé *Le temps du ghetto*, l'écrivain et metteur en scène Armand Gatti qui, dans

*L'enclos* (1962) dépeignait la vie dans un camp d'extermination, sans omettre le célèbre *Nuit et brouillard* (1956) d'Alain Resnais. *Un ami viendra ce soir* (1946), de Raymond Bernard, fut un film marquant sur les Juifs dans la Résistance.

Les productions cinématographiques françaises qui, de près ou de loin, évoquèrent un thème juif restèrent rares au lendemain de la guerre. La première exception s'intitula *Maître après Dieu* (1950), de Louis Daquin (1908-1980), aidé de Jorge Semprun, qui traitait du sionisme.

En règle générale, des comédiens et des comédiennes comme Anouk Aimée, Jean-Pierre Aumont, Pierre Dac, Marcel Dalio, Charles Denner, Daniel Ivernel, Simone Signoret, et bien d'autres, jouèrent un rôle important dans le cinéma français, sans que pour autant leur carrière fût dominée par leur appartenance au judaïsme. La remarque est identique pour les cinéastes d'origine juive.



L'art cinématographique français de l'après-guerre fut néanmoins peuplé par des cinéastes juifs comme José Benazeraf, Henri Diamant-Berger, Abel Gance, Nelly Kaplan, Jean-Pierre Melville et tant d'autres, discrets sur leurs origines.

En revanche, acteur et metteur en scène, Marcel Lupovici revendiqua toujours ouvertement son appartenance au judaïsme. Celui qui interpréta une cinquantaine de rôles au cinéma, signa autant de mises en scène au théâtre et de réalisations au cinéma, n'eut qu'un seul regret : n'avoir pu trouver au sein de la communauté les appuis qui lui auraient permis de doter Paris d'un « théâtre juif permanent » comme il en existait dans les grandes villes comme New York, Londres, Varsovie, Bucarest, Moscou avant et après la guerre.

Le cinéaste André Charpak réalisa un premier court-métrage intitulé *La vie normale* dont les dialogues étaient adaptés par Anna Langfus. Le deuxième de ses films, *Le crime de David Levinstein* racontait l'histoire d'un enfant qui, à son retour de déportation, voulut venger la mort des siens. Le troisième et dernier long-métrage qu'il réalisa, *La provocation*, fut tourné en Israël.

Bien que peu abondante, l'œuvre d'Alex Joffe compta au moins deux films dans

lesquels il montra des personnages juifs, il s'agit de *Fortunat* et de *Pas question le samedi* tourné en Israël.

Le cas de Victor Vicas, de son vrai nom Katz, célèbre cinéaste et producteur de films, illustre les difficultés de ce cinéma en France. Né en Russie dans une famille juive, d'un père ingénieur, Victor Katz arriva à Paris en octobre 1936 et s'inscrivit aussitôt dans la section de l'Établissement technique de photographie et de cinématographie. Parti de France pendant la guerre, il revint à la Libération, fonda la *Société française des films Victor Vicas* et se lança dans la production et la réalisation de courts-métrages

documentaires en Italie (*Pain et vin*), en France (*La petite République* sur l'école de Sèvres et les enfants orphelins de guerre), aux États-Unis (*Lutte éternelle*, *Jour de peine*) puis en Israël. Dans ce pays, il tourna *Israël* suivi de *Jérusalem ma ville*, puis *48 heures par jour*, témoignages sur la création de l'État hébreu où le cinéaste comptait s'installer. Vicas était enthousiasmé par la création de ce pays et tenta d'y participer à sa manière. Mais le climat ne convenant pas à son épouse, le cinéaste fut contraint de continuer sa carrière en Hollande, aux États-Unis, en Turquie et en Yougoslavie. Il continua de réaliser ainsi de très nombreux courts-métrages avant de s'engager dans la production de longs-métrages de

“ Lorsque des cinéastes juifs réalisaient des films en France, ils choisissaient d'explicitier des thèmes qui étaient loin de leur préoccupation identitaire. ”



fiction en Allemagne, en France et aux États-Unis. En 1961, il s'installa définitivement dans l'Hexagone et se consacra principalement à la télévision : Victor Vicas fut notamment le réalisateur de l'une des plus célèbres séries de la télévision française, *Les Brigades du Tigre*.

Le cinéma juif de l'époque se tournait

généralement à l'étranger. Lorsque des cinéastes juifs réalisaient des films en France, ils choisissaient d'explicitier des thèmes qui étaient loin de leur préoccupation identitaire. La Shoah était, semblait-il, trop présente à leur esprit dans les deux décennies qui la suivirent pour réussir à en parler avec distanciation.

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« Tant qu'il y a des juifs dans un pays, la culture juive existe! ».*

*« Cette question : « la culture juive a-t-elle un avenir en France ? » ne devrait théoriquement pas se poser (mais il est pourtant significatif qu'elle se pose en ce moment). Pourquoi ne devrait-ce pas être une question ? Premièrement parce qu'elle est incluse dans la question : « la culture a-t-elle un avenir en France ? », et il est évident que la réponse est « oui » dans le pays de Victor Hugo, de Baudelaire, de Géricault, de Monet, de Lacan, du groupe Tel Quel, des groupes surréaliste et Bourbaki, de l'IRCAM... Deuxièmement (et par induction), tant qu'il y a des juifs dans un pays, en particulier quand ce pays est la France, la culture juive existe ! La seule question qui se pose est donc peut-être « les juifs ont-ils un avenir en France ? » Il est vrai que nous nous sentons tous pris dans un étau dont les mâchoires sont la montée du FN. d'un côté et l'augmentation des attentats djihadistes de l'autre... Espérons pour la France d'abord, pour sa communauté juive ensuite, que nous saurons tous ensemble, nous sortir de ce moment si particulier et si menaçant de l'Histoire. Pour ce qui est de la situation actuelle (le futur ne s'envisage qu'à partir du présent), je vois autour de moi des « démarches culturelles » de très grande qualité dans de nombreux domaines de la part de juifs français — aussi bien dans le Kodesh (sacré) que dans le Hol (profane) —. Nous avons la chance d'avoir d'une part de grandes yeshivot (écoles talmudiques) : Epinay, Rue Pavée (des deux côtés de la rue), Aix-les-Bains, Brunoy, Strasbourg, Marseille... Et de compter d'autre part d'importantes personnalités dans le monde de la philosophie, des sciences, de la littérature, des arts plastiques, scéniques, musicaux, cinématographiques... Que Hachem nous permette à tous de poursuivre demain en France nos démarches respectives avec la sérénité et la confiance nécessaires à leur développement et à leur épanouissement, qu'elles puissent également être utiles à notre pays et à notre peuple... ».*

Par Alain Kleinmann, artiste peintre

## L'art «judaïca»

Le rôle primordial joué par les artistes juifs dans l'art contemporain en France, avant et après la Seconde Guerre mondiale, pourrait prouver l'avènement d'une forme d'expression artistique collective. Ainsi *l'École de Paris* et la *Ruche* qui devaient leur existence à la venue d'artistes juifs d'Europe orientale, furent des foyers ardents de l'art occidental. Avant le génocide déjà, des peintres juifs s'étaient fixés à Paris et avaient été reconnus comme de grands artistes. Ces peintres furent d'ailleurs consacrés par leur passage dans la capitale française. Ceux qui avaient survécu après la guerre continuèrent d'alimenter le marché de l'art juif.

Se maintenaient donc des artistes juifs qui évoquaient dans leurs œuvres leur judéité. L'émigration massive des Juifs issus d'Europe orientale, qui avait été initiée dès les années 1880, favorisa l'émergence d'une suite d'artistes venus de milieux traditionnels qui se répandirent dans des voies nouvelles, révolutionnant parfois les normes jusque-là admises. On appelle couramment *École juive*, une école d'art que l'histoire retiendra plutôt sous le nom d'*École de Paris* dont de nombreux artistes qui la composaient étaient des Juifs récemment immigrés d'Europe. La plupart survécurent à la Shoah et restèrent en France. Ainsi d'Ossip Zadkine

(1890-1967), Moïse Kisling (1891-1953), Chana Orloff (1888-1968), Michel Kikoïne (1891-1968), Mané-Katz (1894-1962) par exemple qui arrivèrent au début du siècle à Paris et furent suivis, après la Grande Guerre, par Jean Atlan (1913-1960), Marcel Janco (1895-1984), et quelques autres. L'œuvre picturale de ces artistes portait le sceau d'un peuple qui conciliait l'individualisme juif et la vocation d'universalité. Le cri-

tique d'art et historien Waldemar George parlait ainsi de *l'École de Paris* : « *J'ignore si la Diaspora a jeté*

*les bases d'un art spécifiquement juif. Je crois, par contre, pouvoir affirmer qu'elle a contribué, depuis quelque cinquante ans, à l'épanouissement d'un nouvel art mondial* ».

Dans les années qui précédèrent la guerre, d'autres peintres appartenant à la *Ruche*, située passage Dantzig à Paris, furent accueillis comme Marek Schwartz (1892-1962), Joseph Tchaïkov (1888-1986) et Léon Krémègne (1890-1981), qui tentèrent de donner naissance à un nouvel art juif. Leur groupe se donna le nom de *Makhmadim* signifiant les délices en hébreu, qui fut aussi celui de la revue qu'ils créèrent. Ils se maintinrent à Paris après la guerre. Des revues en yiddish en devinrent les porte-parole. Les existences tragiques de certains de ces

artistes alimentèrent le mythe du peintre juif maudit, alors même que leur peinture ne portait pas sur des thèmes liés au judaïsme.

À la même époque, un nombre important de marchands d'art et de critiques juifs se révélèrent à Paris. Des artistes juifs participèrent également aux mouvements Dada et surréaliste, tel Victor Brauner (1902-1966).

D'autres peintres n'appartenant à aucune école d'art firent leur carrière en France. Jules Adler fut le pionnier d'un réalisme tourné vers l'art social, Marc Chagall

incarna l'essence du judaïsme, Grégoire Michonze peignit des petits paradis terrestres, Yaacov Agam fut un initiateur de l'art cinétique, Benn était considéré comme le peintre de la signification, il y eut le miniaturiste Devi Tuszynski, et bien d'autres.

Toujours après la guerre, les musées français conservèrent maints objets d'art juif. Certains y étaient exclusivement consacrés, tels le Musée du judaïsme alsacien à Bouxwiller, le Musée juif comtadin de Cavaillon ou le Musée d'Art juif de Paris, créé en 1948.

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?



« Une très grande tristesse ».

« La culture juive a-t-elle un avenir en France ? Dans certaines conditions comme peut le montrer ce dessin, mais est-ce une solution ? Personnellement, je ne crois pas, ce qui m'inspire une très grande tristesse, mais c'est ainsi... ».

Par Richard Weisberg, artiste peintre

## Quelques notes de musique

Le peuple juif a noué un lien particulier avec la musique et les chants depuis les temps bibliques, l'exemple le plus criant en est *Le cantique des cantiques*, autrement dénommé le *Chant de Salomon*.

Si l'on ne conserve aucune trace des chants juifs médiévaux en France et notamment des musiques locales et des poésies composées par des troubadours et des trouvères qui ont inspiré les juifs à adapter les chansons de leur époque avec des paroles qui racontent leur vie, la chanson juive en France ne s'arrête pas au Moyen Âge. Malgré les nombreuses expulsions des Juifs de France, on la retrouve au XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'ancien Comtat Venaissin ou encore dans les communautés portugaises du sud-ouest de la France. Mais c'est véritablement au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle que la chanson juive explose : chants yiddish véhiculés par les juifs d'Europe de l'Est fuyant les pogroms, chants en judéo-espagnol ou encore en arabe par les Juifs originaires de l'Empire ottoman ou du Maghreb.

Ainsi, dans le registre musical, la place occupée par des artistes juifs fut importante au lendemain de la guerre en France. Les manifestations musicales telles que les opéras, concerts symphoniques, jazz, chansons de variété, diffusions radio-phoniques, productions discographiques prirent en effet une part intense au surprenant foisonnement de la vie culturelle de l'après-guerre. Plus encore que les autres

arts, cette création musicale juive est difficile à cerner et à inventorier. On ne peut pas véritablement dire que la conception d'un courant musical juif fut observable, même si de nombreuses compositions écrites à cette période en France furent inspirées par les récents événements qui avaient touché le peuple juif en son entier : la Shoah et la création de l'État d'Israël.

En matière de musique traditionnelle, parmi les pays qui éditaient des disques de musique *klezmer*, la France n'occupait guère un rang important. Cela tenait probablement au manque d'interprètes de qualité. Et pourtant, l'on ne pouvait qualifier d'inexistant le marché du disque yiddish en France. Une demande constante, et même toujours croissante, se faisait sentir dans ce domaine, qui n'était que partiellement satisfait par l'importation de disques en provenance d'Israël et d'Amérique. Des albums des répertoires hassidiques et folkloriques furent importés vers le marché français. La pratique liturgique s'enrichit par ailleurs de nouvelles œuvres.

Des chansonniers ou des compositeurs juifs français d'origine ou d'adoption comme Barbara, Bétone, Agnès Capri, Marie Dubas, Jean Ferrat, les Compagnons de la Chanson, Marc Fontenay, Joseph Kosma, Renée Lebas, Francis Lemarque, Paul Misraki, Dario Moreno, Georges Moustaki, Georges Ulmer, Régine pour ne citer qu'eux, avaient le vent en poupe.

Les paroliers de l'après-guerre semblaient ne plus avoir d'imagination lorsqu'il s'agissait d'aborder leurs origines. La peur de dévoiler leur judaïsme par crainte que de telles révélations nuisent à leur carrière était sans doute à l'origine de cette retenue. Néanmoins, on dénombrait quelques chansons à thématique juive. Ainsi des titres autobiographiques comme *La petite juive* de et par Maurice Fanon ou plus tard, *Les mères juives* ou *Le métèque* de et par Georges Moustaki. Avec *Demain tu te maries* chanté par Régine, la rue des Rosiers était évo-

quée. *Laissez-moi vivre* de Line Monty ou *Moi, je vous dis bonne chance* de et par Nino Ferrer

retravaient les drames du peuple juif. *Nuit et brouillard* était une émouvante chanson dédiée par Jean Ferrat (alias Tenenbaum) aux déportés. Des chansons du folklore yiddish furent adaptées en français : *Yiddische mame* fut traduite en plusieurs versions en France par Régine, Renée Lebas, Tino Rossi et Salim Halali ; *Tire l'aiguille* par Renée Lebas ; *Belz et Toubalalaïka* par les Compagnons de la chanson ; *Si j'avais des millions* par Yvan Rebroff, entre autres.

De prestigieux musiciens juifs continuèrent leur carrière en France arguant de leur judéité dont, parmi les plus célèbres, Darius Milhaud (1892-1974). Ce que nommait son compère musicien Paul Coaller, « *cette morsure de la douleur, cet accent lancinant qui est pro-*

“ La peur de dévoiler leur judaïsme par crainte que de telles révélations nuisent à leur carrière ”

*prement juif* » se révélait dans toute son œuvre. Avant la guerre, les compositions de ce « *Français de Provence et de religion israélite* » tel qu'il se définissait lui-même, étaient nombreuses, mais ses partitions furent sacrifiées par les nazis d'abord, par les événements ensuite. Quand il regagna la France après la guerre, une quarantaine des membres de sa famille avaient disparu dans la Shoah. Par la suite, le compositeur voulut témoigner de ses origines juives et de la Tradition dans la pratique de son art. On pouvait ainsi

rencontrer une trentaine de compositions d'inspiration juive dans son œuvre dont plusieurs étaient

destinées à la synagogue comme le *Service sacré pour le samedi matin* opus 279 (1947) pour cantor baryton, récitant, chœur mixte et orchestre. En 1955, il composa encore un *Service pour la veille du Shabbat à l'usage des enfants* opus 345, pour chœur d'enfants et orgue. Le génocide a profondément marqué Darius Milhaud qui lui consacra deux grandes œuvres. *Le Château de feu* opus 338 fut composé en 1954 sur un poème de Jean Cassou à la mémoire des victimes du camp d'extermination du Struthof dans le Bas-Rhin et *Ani maamin, un chant perdu et retrouvé* opus 441 (1972) est une vaste cantate pour soprano, quatre récitants, chœur et orchestre sur un texte d'Elie Wiesel, véritable procès de Dieu au travers de la confrontation de la foi juive et de la Shoah. La grande œuvre



de Darius Milhaud posait une question existentielle concernant la condition du juif ; il se demandait : « *Quel messie après Auschwitz?* » Et dans le registre qui était le sien, il s'interrogeait : « *Le chant perdu pouvait-il être retrouvé?* » Souffrant, il en vint à ne sortir que rarement, mais se déplaça néanmoins transporté par des ambulanciers afin de pouvoir assister à un concert organisé à Chaillot par le *Réseau du souvenir*, une organisation fondée par Madame Christian Lazare pour perpétuer le souvenir des déportés. La création de l'État d'Israël inspira aussi ses livrets. Lorsqu'il se rendit pour la première fois dans ce pays, il écrivit : « *Voyage passionnant et émouvant à la fois ! Nous trouver en présence du tombeau des Prophètes, de Samuel, de Sarah ; du bois de Sycomores où furent vaincus les Philistins ; du lac de Tibériade... Tout cela nous pénétrait d'émotion* ». « *Aux prières ferventes*, s'enthousiasmait Darius Milhaud en visite en Israël en 1952, *des croyants, des Juifs orthodoxes, des moines, des représentants des Églises anglicane, grecque, russe, se mêle l'enthousiasme constructif d'un peuple jeune, énergique, capable de transformer le désert en forêts, en vergers, en jardins ; de retrouver la trace des mines du roi Salomon ; de faire jaillir le pétrole du Néguev, région abandonnée depuis des siècles et d'installer un vaste système d'irrigation qui favorise l'épanouissement futur de leur patrimoine* ». Il composa son opéra *David* opus 320 en 1952 à Jérusalem et une page ultime de 1972 intitulée *Ode à Jérusalem* opus 440.

La Shoah inspira d'autres musiciens comme Leonard Bernstein qui composa la *Symphonie « Kaddish »*.

Le compositeur Louis Sager (1907-1991), de son vrai nom Wolfgang Simoni, né à Berlin et d'origine juive italienne par sa mère, acquit la nationalité française après la guerre. Malgré un certain rayonnement dans les milieux professionnels, le musicien resta totalement inconnu du grand public. Même sa mort, en 1991, passa inaperçue et pourtant, en 1997, à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de sa naissance, la revue allemande *Neue Zeitschrift für Musik* lui consacra un long article qui informait que quelque quatre cents de ses œuvres étaient conservées à Paris, à la Bibliothèque nationale parmi lesquelles une *Suite séfarade* pour orchestre (1963).

En France, certains compositeurs juifs étrangers purent avoir une carrière pérenne, notamment ceux qui avaient fait partie du groupe dit de l'*École de Paris* comme le Hongrois Tibor Harsanyi (1898-1954), le Roumain Marcel Mihalovici (1898-1985) ou le Polonais Alexandre Tansman (1897-1986). En dehors de ce dernier, les autres musiciens cités ne furent pas intéressés activement à l'illustration de la culture juive. En effet, Alexandre Tansman, qui fut un fidèle des premiers *Colloques des intellectuels juifs de langue française* composa en France des œuvres d'inspiration hébraïque : l'oratorio *Isaïe le prophète* (1951), *Psaumes* (1961) pour ténor, chœur et orchestre, et un opéra en quatre actes, *Sabbataï Levi, le faux Messie* (1960).

Manuel Rosenthal fonda et dirigea en 1947 l'Orchestre national de France, un des sommets de la vie musicale française. Il était né à Paris en 1904, de parents russes ayant fui les pogroms. Après la guerre et avant que la Palestine ne devienne Israël, le chef d'orchestre connut la joie d'être invité à jouer à Tel-Aviv. *« Ce pays le bouleversa. À jamais, il le soutiendrait, il s'en fit le serment »* écrit son biographe.

Il ne faudrait pas oublier de mentionner dans ce panorama la chanson dite « francarabe » qui a enrichi la musique juive dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Maurice El Médioni né en 1928 à Oran ville de naissance du raï, a été considéré comme l'inventeur du « pianoriental ». *« Jusqu'aux années 1945-1950, on enregistrait en Algérie. Après 1950, plus grand-chose ne s'est fait en Algérie, tout se faisait à Paris. La firme la plus connue était Dounia »*, confiait récemment le chanteur pour le magazine « Je chante ! » qui a consacré en janvier 2016 un numéro spécial à la chanson « francarabe ». Ses ambassadeurs étaient la diva Line Monty (1926-2003), Lili-Boniche (1922-2008), Blond-Blond (1919-1999), Reinette l'Oranaise, Albert Darmon dit Staïffi interprète dans les années 1960 de la célèbre rengaine « Chérie je t'aime, chérie je t'adore » ou El Kahlaoui Tounsi, musicien et producteur. Le plus renommé de leur compositeur s'appelait Youssef Hagege (1919-2012), juif tunisien, qui leur a écrit et composé plus de quatre cents chansons, dont parmi les plus connues « L'Oriental » et « Ya Oummi ».

Par ailleurs, le label Elesdisc, créé par Léon Speiser, a publié une centaine de 78 tours de 1948 à 1953. C'était l'éditeur le plus important en matière de production de musiques principalement juives après-guerre. Il éditait des chanteurs qui se produisaient souvent en yiddish dans les cabarets juifs de cette période, mais aussi des artistes aux répertoires israélien, russe et tzigane. Le musicologue Hervé Roten, directeur de l'Institut européen des musiques juives a édité un coffret qui contient 126 de ces morceaux dont une centaine en yiddish qui retracent un moment donné de l'histoire des Juifs ashkénazes à Paris dans les années d'après-guerre.

Interrogé sur la définition qu'il donnerait à la musique juive, H. Roten répond : *« Une définition précise est difficile. Il faut qu'elle se rattache à un contexte de production reliée au judaïsme dans un sens très large. Si un musicien juif joue du Beethoven, il ne fait pas de la musique juive, mais a contrario des orchestres de musique klezmer constitués de non-juifs jouent et font de la musique juive. »*

Ainsi, dans le registre de la musique classique, de nombreuses œuvres furent composées en France après la guerre qui enrichirent le patrimoine musical juif. Aujourd'hui, la chanson juive connaît une véritable renaissance aux confins de la fidélité et de la créativité. Des artistes brisent les frontières et insèrent les chansons juives dans le courant de la *World Music*.

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« La France a permis au judaïsme français de se construire d'une façon singulière ».*

*« Ce questionnement, pour moi, est devenu une obsession quotidienne. Cela se traduit par un sentiment de malaise et d'angoisse, lorsqu'il s'agit d'expliquer aux enfants qu'il ne faut pas dire ni montrer qu'ils sont juifs dans les lieux publics. On en est arrivé là : il faut se cacher, comme des Marranes. Dans ces conditions, comment penser à la perpétration de notre culture et de notre tradition ? Et comment ne pas y penser : c'est dans le danger et dans l'urgence que nous avons toujours écrit nos meilleurs textes. C'est dans cette situation que nous avons inventé le marranisme, qui a structuré l'Occident, par les idées d'humanisme et de laïcité.*

*Les mesures prises par le gouvernement en janvier, après les attentats, le discours fort et sincère de Manuel Valls, dans lequel il disait à juste titre que "La France sans les juifs ne sera plus la France", peuvent rassurer la communauté et l'inciter à rester dans son pays pour continuer de penser le monde. Cependant combien de temps peut-on vivre en étant protégés par des militaires, et soumis dans une société qui devient de plus en plus hostile aux juifs dans son ensemble ? Je ne parle pas seulement de l'islamisme, mais de l'acharnement médiatique contre Israël, ainsi que de l'antisionisme qui va de l'extrême droite à l'extrême gauche. Chaque société réinvente ses paradigmes antisémites. Au Moyen Âge, les juifs avaient tué le Christ. Dans les années trente, ils étaient la race inférieure. Aujourd'hui, c'est Israël.*

*Il y a des traces de la présence juive dans le sud de la France depuis l'an 70. Les juifs ont marqué et influencé l'histoire de France, et les idéaux de notre pays, tels que la liberté, l'égalité et la fraternité, qui sont nos valeurs, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à l'injonction : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Tout comme la France a permis au judaïsme français de se construire d'une façon singulière, unique au monde, de Rachi à Jacob Gordin, Léon Askenazi et Emmanuel Levinas, et mon père, Armand Abécassis. La Cabbale est née en France, dans le village de Posquières. Un judaïsme philosophique d'une portée exceptionnelle a pris naissance dans ce pays et ce n'est pas un hasard. Aucun pays n'a apporté autant de lumières et d'intelligence au monde, avec une littérature d'une beauté et d'une richesse exceptionnelle. Pour l'avenir de la culture juive en France, il s'agit de réinventer une façon de penser et d'être dans un pays gagné par la barbarie ».*

Par Éliette Abécassis, écrivain

## Au fil des pages

Il n'y a pas à proprement parler eu, après la Seconde Guerre mondiale, un courant dans la littérature juive française même si on trouvait des juifs-écrivains et des livres à thème juif. Plusieurs ouvrages ont tenté de recenser cette production.<sup>23</sup> Pour résumer, une écriture de l'identité se développa constituée d'œuvres de témoignages à l'instar des *Memorbuch* (livres de la mémoire) destinés à entretenir la mémoire des martyrs du monde, de souvenirs du pays de naissance ou des origines, d'essais engagés dans la lutte contre l'antisémitisme ou dans l'histoire politique.

Une liste des ouvrages les plus importants parus après la Seconde Guerre mondiale peut être dressée de manière non exhaustive. Voici quelques pistes.

L'expérience traumatique de la Shoah inspira Anna Langfus (1920-1966). Son ouvrage *Les bagages de sable* paru en 1962, fut consacré prix Goncourt. André Schwarz-Bart publia *Le Dernier des justes* en 1959, qui fut également distingué par les jurés de la place Gaillon avec lequel il proposa un récit qui, par sa documentation, par son inspiration aux sources rabbiniques, devint une explication théologique de l'histoire juive. Élie Wiesel, prix Nobel de la paix considéré comme le romancier de la souffrance juive, écrivit *La Nuit* en 1958, *Le Mendiant de Jérusalem* en 1968.

Albert Cohen, auteur de *Paroles juives*, écrivit également des romans picaresques du judaïsme de l'est de la mer Méditerranée avec *Solal*, *Mangeclous*, *Belle du Seigneur*, *Les valeureux*. La même fraîcheur se retrouvait dans les romans d'Armand Lunel qui décrivaient les Juiveries du Comtat-Venaissin : *Nicolo-Peccavi*, *Esther de Carpentras* ou *Le carnaval hébraïque*. Deux autres écrivains séfarades s'imposèrent à la même époque. Le premier était Albert Memmi, né en Tunisie en 1920, en quête d'une identité authentique, auteur de romans autobiographiques tels que *La Statue de sel* en 1953 et *Agar* en 1955 et d'un triptyque : *Le Scorpion*, 1969, *Le Désert*, 1977 et *Le Pharaon*, 1991, évoquant les contes populaires, d'une écriture ludique, remplie de sagesse. Avec l'œuvre d'Edmond Jabès, né en Égypte, une constante méditation sur l'exil et le judaïsme comme écriture était orchestrée ainsi qu'en témoigne *Le Livre des questions* écrit en 1963.

L'identité juive fut entièrement assumée dans l'œuvre poétique de Claude Vigée avec *La Lutte avec l'ange* (1950), *L'État indien* (1957), *Canaan d'exil* (1962), qui ne cessa d'invoquer le judaïsme éternel, celui de l'Alsace ancestrale et d'Israël où il s'installa en 1962.

Des écrivains comme l'essayiste Robert Misrahi ou André Gorz décrivirent de la même manière le Juif fuyant sa condition. Henri Baruk mit en valeur les notions

traditionnelles de la *tsedaka*, la « justice — charité ». Manès Sperber fit de *La baie perdue* une épopée du maquis européen sous l'Occupation alors qu'*Une larme dans l'océan* décrivait la guerre d'anéantissement menée par les nazis contre les Juifs. Notamment avec son *Bréviaire de la haine*, Léon Poliakov fut l'historien de l'antisémitisme contemporain.

Quatre prix Goncourt que reçurent Roger Ikor (1955), Romain Gary (1956), André Schwarz-Bart (1959) et Anna Langfus (1962)

couronnèrent des œuvres à thème juif. Par ailleurs, des écrivains d'origine juive se virent attribuer cette récompense pour des livres ne traitant pas de ce thème, il s'agissait d'Elsa Triolet (1944) et de Maurice Druon (1948).

Une forte production littéraire fit surface dans ces années d'après la souffrance. Car, il fallait parler de l'horreur, ce qui se fit le plus souvent de manière détournée dans l'œuvre de ces gens de lettres. Des écrivains juifs devinrent des auteurs qui comptèrent dans la littérature de la France de l'époque sans qu'ils évoquassent pour autant leur judéité dans leurs œuvres. Ni Jean-Jacques Bernard (1888-1972), ni Alain Bosquet, ni André Maurois (1885-1967), ni André Suarez (1868-1948) ne manifestèrent d'intérêt affirmé pour leur judaïsme ancestral. Quant aux

écrivains les plus emblématiques de la littérature française de la Shoah, plus de vingt ans après Schwartz-Bart, Marek Halter renouait avec le genre de la saga familiale en racontant l'histoire d'une famille ballottée par les persécutions et les aléas de l'histoire de 70 à l'insurrection du ghetto de Varsovie dans *La mémoire d'Abraham*. En 2002, Joseph Bialot est devenu l'un de ceux qui ont le mieux su rendre compte du traumatisme de l'expérience concentrationnaire, avec la parution de son témoignage *C'est en*

*hiver que les jours rallongent*. Sans oublier Georges Perec, Patrick Modiano et Henri Raczymow, des romanciers qui se sont heurtés à la difficulté de parler d'un événement

qu'ils n'ont pas, ou très peu vécu, et qui n'a été transmis que fort difficilement, comme absence ou comme disparition. Cette « mémoire absente » est au cœur même leur œuvre.

Aujourd'hui, les romans ou biographies liés à la mémoire de la Shoah ou à la nostalgie d'un pays quitté sont les plus nombreux à paraître parmi la littérature que l'on pourrait qualifier de juive. S'ajoutent des romans traduits de l'anglais (pour la plupart venant des États-Unis) ou de l'hébreu, désinhibés en regard du judaïsme. Des essais s'intéressent à la montée de l'antisémitisme ou au terrorisme islamiste ainsi qu'au conflit

**“ Indéniablement, la vie culturelle juive en France au lendemain de la Seconde Guerre mondiale fut foisonnante dans tous les domaines ”**

israélo-arabe. Sans oublier les parutions souvent à compte d'auteur des tranches de vie juive racontées par ceux qui les ont vécues. On en recense plusieurs chaque semaine.<sup>24</sup>

Indéniablement, la vie culturelle juive en France au lendemain de la Seconde Guerre mondiale fut foisonnante dans tous les domaines : cinéma, art pictural, musique et littérature. Ce bouillonne-

ment culturel enclenché au lendemain de la guerre s'effiloche pourtant vers la fin des années soixante sous l'effet conjugué de la guerre des Six Jours, car le développement des projets culturels fut détourné vers la solidarité avec Israël, et d'un essoufflement intellectuel en diaspora. Ponctué par ces éléments charnières, un nouveau judaïsme français se dessinait qui ne ressemblait à aucun autre et dont la mutation est toujours en cours.

---

**23.** Une bibliographie de ces œuvres est mentionnée par Anny Dayan-Rosenman dans *Les Juifs de France. De la Révolution à nos jours*, (Liana Levi, 1998). Un ouvrage plus ancien, *L'élément juif dans la littérature française - De la Révolution à nos jours* (Albin Michel, 1961) de Charles Lehrmann consacre un chapitre à " La littérature contemporaine (1945-1960) ". Enfin, Clara Lévy dans *Écritures de l'identité* (PUF, 1998) analyse plus de trois cents ouvrages d'une soixantaine d'auteurs juifs contemporains de langue française publiés entre 1945 et les années quatre-vingt.

**24.** A titre informatif, l'auteur de ces lignes recense les livres adressés à la rubrique culturelle d'*Actualité Juive* dont elle est la responsable : en trois ans, près de cinq cents livres liés à la mémoire, au judaïsme, à Israël ou à l'antisémitisme ainsi que des romans à thématique juive ont été enregistrés.



## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« La culture juive dans notre société française est un aiguillon pour penser ».*

*« La France ne peut pas être elle-même sans la culture juive sinon elle rompt avec une de ses composantes vivantes et vivifiantes. Affirmer que nos racines sont judéo-chrétiennes, ce n'est pas se figer dans le passé, mais reconnaître que la racine juive n'est pas morte, qu'elle continue à grandir pour nourrir le corps.*

*Ces dernières années, face aux événements en France, je suis impressionnée par la réactivité et la vitalité de la communauté juive. Non pas subir, mais analyser, questionner, comprendre, débattre, avoir le courage de dire ce qui ne peut être entendu... Mes responsabilités dans le dialogue entre juifs et chrétiens me mettent au cœur de cette réalité et me font témoigner que dans ces circonstances, le peuple juif, dans son infinie diversité, est fidèle à sa mission d'être "lumière des nations". Car ce qui est en jeu, c'est bien ce qui fonde l'humanité de l'homme. Le pape Jean-Paul II à Varsovie le 14 juin 1987 disait aux représentants de la communauté juive : « vous êtes une grande voix de mise en garde pour toute l'humanité, toutes les nations, toutes les puissances de ce monde, tous les systèmes et pour chaque homme ».*

*Dépassant le cadre des conditions immédiates, la culture juive dans notre société française est un aiguillon pour penser, comme elle l'a toujours été au fil des siècles.*

*Elle porte en elle le souci permanent d'articuler le particulier et l'universel, de le penser et de le pratiquer. Elle est donc une précieuse experte pour aider notre société qui ne sait pas comment donner une juste place à la différence et au multiculturalisme sur un socle de citoyenneté dont la communauté juive de France a toujours porté haut le flambeau.*

*La culture juive est aussi témoin de la transmission familiale de l'identité, sous des formes extrêmement variées. Le judaïsme a pu résister aux chaos de l'histoire grâce, entre autres, à la structure familiale. Le débat sur la famille qui agite notre société peut recevoir un éclairage fécond de cette longue expérience.*

*Oui, la culture juive a un avenir en France, et nous les chrétiens, nous avons besoin de vous! ».*

Par Danielle Guerrier,  
membre du Conseil national pour les relations avec le Judaïsme  
de la Conférence des évêques de France, enseignante au Collège des Bernardins,  
section « Le Judaïsme », déléguée diocésaine pour  
les Relations avec le Judaïsme, diocèse de Saint-Denis.



3<sup>e</sup>  
PARTIE

LES INTERROGATIONS DES PENSEURS  
JUIFS CONTEMPORAINS DE LANGUE  
FRANÇAISE : ENTRE PARTICULARISME  
ET UNIVERSALISME

« On s'est amusé à désigner cette nouvelle façon de penser et de parler — qui remplit tous les foyers d'études judaïques de Paris — par le terme d'École de Paris, encore que ses représentants viennent le plus souvent d'ailleurs, d'Oran et d'Obernai, de Moscou et de Kiev ou de Tunis ». Emmanuel Levinas.<sup>25</sup>

La culture juive n'est pas synonyme de pensée juive, mais elle est liée. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une expérience de la pensée inédite s'est développée en France, connue sous le nom d'*École de Pensée juive de Paris*.<sup>26</sup> Elle fut ainsi dénommée pour donner suite à une boutade lancée par Wladimir Rabi plusieurs années après ses débuts et ce nom fut entériné par Emmanuel Levinas dans une revue, *Les Cahiers de l'AIU*. De cette démarche, le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* et l'*Ecole Gilbert-Bloch d'Orsay* furent l'illustration.

Cette expérience reste la référence pour appréhender la figure de l'intellectuel juif en France. Elle permit la naissance d'un nouveau type de penseur, formé simultanément aux sources de la tradition et bon connaisseur des philosophies grecques et allemandes, ce dont témoignent encore des initiatives cultu-

relles juives de la France contemporaine.

Redonner ses lettres de noblesse aux Textes de la Tradition, ramener sous le giron du judaïsme les intellectuels juifs qui s'en étaient éloignés et former les cadres de demain, tels furent les trois objectifs principaux de cette expérience illustrée par la création de l'*École Gilbert Bloch d'Orsay* en 1946 et en 1957 par le *Colloque des intellectuels juifs de langue française*.<sup>27</sup> Edmond Fleg, André Neher, Léon Askenazi, Vladimir Jankélévitch, Eliane Amado Levy-Valensi, Albert Memmi, Emmanuel Levinas et tant d'autres éminentes personnalités dont les noms résonnent avec admiration de nos jours, marquèrent ce courant orienté vers une double fidélité vouée à la fois au judaïsme et à l'universel. Les inspirateurs de cette expérience furent incontestablement Jacob Gordin (1896-1947), mais aussi l'étrange Chouchani (date de naissance inconnue-1968).

L'École de pensée juive de Paris était un lieu de rencontre entre le monde juif et la pensée occidentale, non pas dans une volonté de rénovation du judaïsme, mais dans un véritable débat qui cherchait à enrichir les deux parties.

La figure de Jacob Gordin resta tutélaire et marqua ce courant orienté vers une double fidélité vouée à la fois au judaïsme et à la philosophie, en se consacrant à la formation spirituelle de toute une génération de penseurs juifs éclairés dont André Neher par l'entremise de son épouse Renée Neher-Bernheim ou Emmanuel Levinas, sans oublier l'intellectuel Léon Poliakov ou son disciple Léon Askenazi dit Manitou.

Si Jacob Gordin fut l'inspirateur de l'École de Pensée juive de Paris, Emmanuel Levinas resta le plus emblématique des intellectuels juifs de France. Un philosophe qui suscite un intérêt croissant. Celui qui introduisit en France la phénoménologie husserlienne avant-guerre le consacrant comme un philosophe novateur, découvrit la dialectique talmudique au lendemain de la Shoah en compagnie d'un étrange personnage, Chouchani, dont on est certain qu'il ne s'agissait pas de son vrai nom. Et ce fut notamment dans le cadre des Leçons talmudiques qu'il donna au *Colloque des intellectuels juifs de langue française* pour clôturer les différentes rencontres alors qu'André Neher les introduisait lors de sa Leçon biblique, que l'on peut saisir pleinement la portée de ce philosophe

devenu un penseur juif de l'universel.

Le philosophe Emmanuel Levinas disait : « *Le juif a le sentiment que ses obligations à l'égard d'autrui passent avant ses obligations à l'égard de Dieu ou, plus exactement, autrui est la voie même du sacré. La liturgie n'est jamais thaumaturgique, mais éducative; l'éthique est une optique vers Dieu. Tout le reste est suspect, et, en ce sens, la tentation mystique est une déchéance. On peut en donner deux illustrations tirées du Talmud. En effet le juif d'aujourd'hui ne peut recourir à la Bible qu'à travers le Talmud. Mon maître disait qu'il faut respecter le Talmud fermé, mais être espiègle, dès qu'on l'ouvre* ».

L'École de pensée juive de Paris sut démontrer la vocation universelle du judaïsme. L'idée-force de cette pensée était de construire le présent sur les ruines du passé, selon l'expression d'Edmond Fleg qui croisa la route d'Emmanuel Levinas, après l'Occupation.

Au lendemain de la Shoah, après la tentative d'extermination des Juifs d'Europe et d'Afrique du Nord, en développant un mouvement de pensée original, ces penseurs juifs — universitaires, philosophes, historiens, scientifiques, artistes ou rabbins — cherchèrent à redéfinir leur appartenance au judaïsme. Avec l'École de pensée juive de Paris, ils s'engagèrent dans la voie du ressourcement.

Cette expérience originale de la pensée juive enracinée dans le champ biblique

et hébraïque prit le nom d'*École de Paris*, comme l'avait désignée le philosophe Wladimir Rabi en reprenant une expression déjà en usage s'appliquant au monde de la peinture. Elle s'illustra dès la fin des années quarante même si elle ne fut appelée de la sorte que des années après son émergence. Et comment E. Levinas la définissait-elle ? « *Notre plus grand souci consiste (...) à séparer la grandeur spirituelle et intellectuelle du Talmud des maladroites de notre interprétation* ».

Les particularités de ce mouvement étaient d'abord de redonner ces lettres de noblesse à la pensée juive et de l'insérer dans le grand débat des cultures. Ce mouvement de pensée s'était donné pour ambition de puiser dans les questionnements de la tradition biblique des réponses à l'effondrement de la modernité et à la destruction des Juifs. Leurs animateurs étaient des penseurs juifs de tout horizon avec leurs amis «*« gentils »* qui livraient un spectacle inédit où religieux, traditionalistes, laïcistes et athées, sionistes ou non, séfarades et ashkénazes, hommes et femmes, jeunes ou plus âgés divergeaient certes, mais s'écoutaient et dialoguaient.

Il s'agissait également de ramener sous le giron du judaïsme les intellectuels juifs qui s'en étaient éloignés, ces fameux juifs perplexes dont parlait Éliane Amdo-Levy Valensi. La philosophe qualifiait

ainsi les penseurs juifs de l'après-guerre, ce groupe auquel elle appartenait : « *Il y avait parmi nous des juifs non seulement authentiques, au sens de Sartre, mais pieux et savants, de ceux qui devaient éclairer les perspectives ultérieures. Il y avait des juifs moins savants, mais sans problème en face de leur judaïsme. Il y avait ceux qui spontanément se sont caractérisés comme "juifs perplexes" et ont placé le Colloque sous le signe de la perplexité* ». Et de là l'incipit mémorable d'André Neher dans la préface de la « Conscience juive », qui reprend les Actes des trois premiers *Colloques des intellectuels juifs de langue française* : « *Longtemps, l'intellectuel juif a fait figure d'enfant perdu du judaïsme...* »

Le dernier impératif était de former les cadres intellectuels de demain qui sauront intégrer les deux précédents objectifs. Pour résumer en une phrase, il s'agissait d'une problématique intellectuelle qui défendait un particularisme de la pensée juive et qui tentait de le faire résonner dans l'universalisme du monde contemporain.

L'expérience éclaira la pensée des Juifs de France jusqu'aux années soixante-dix qui coïncidaient avec son éclipse quand le dialogue au sein même du groupe juif se compliqua ainsi que son cloisonnement idéologique. Mais surtout, cela correspondait, après la guerre des Six Jours à la montée en Israël de ses principaux

**“ Les particularités de ce mouvement étaient d'abord de redonner ces lettres de noblesse à la pensée juive ”**

animateurs : Manitou pour l'*Ecole d'Orsay*, André Neher et Éliane Amado-Levy Valensi pour le *Colloque des intellectuels juifs de langue française*.

Aujourd'hui, des initiatives tentent de donner une nouvelle vie à cette expérience de la pensée. Pour n'en citer que quelques-unes, la revue *Pardès* et le *Collège des Études juives*, l'*Institut universi-*

*taire d'Études juives Elie Wiesel*, les cours de pensée juive au *Collège des Bernardins*, la *Yeshiva des Étudiants*, le département de pensée juive et hébraïque de l'Université de Strasbourg, l'*Institut d'études lévinassiennes*, l'*Institut européen Emmanuel Levinas* par exemple. Par ailleurs, des historiens ou chercheurs portent le flambeau de cette *École* dans le sujet de leurs études ou de leur réflexion.

---

**25.** *Les Cahiers de l'AIU* (145).

**26.** Un numéro de la revue *Pardès* (23) dirigée par Shmuel Trigano a sorti de l'anonymat cette expérience : " Qu'est-ce que l'École juive de Paris ? Le judaïsme d'après la Shoah face à l'histoire ".

**27.** Sandrine Szwarc, *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours*, Le Bord de L'Eau, coll. « Clair et net », Lhormont, 2013.

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« La culture juive n'appartient pas aux juifs ».*

*« Si on entend, comme vous le faites, par l'expression "culture juive" ; littérature, arts, spectacles, concerts, théâtre, cinéma... je n'ai aucun doute sur l'avenir de la culture juive en France. Il y aura toujours et peut-être de plus en plus de livres, films, pièces de théâtre et autres traitant de thèmes juifs, écrits et joués par des juifs ou pas. La culture juive n'appartient pas aux juifs et leur présence en son sein y est accessoire.*

*Je ne vois aucune raison pour laquelle la France renoncerait à la notion de culture. Je ne vois aucune raison pour laquelle la culture juive serait mise à l'écart. La notion moderne de culture s'enrichit de toutes les cultures et les place sur le même plan. Si on s'interroge sur le public intéressé par la culture juive, il suffit de regarder le taux de fréquentations des musées juifs pour être rassuré sur cet avenir.*

*On pourrait, évidemment se poser la question de la part des juifs dans cet avenir de la culture juive en France, mais là aussi cet avenir est radieux. La culture est aujourd'hui internationale et traduite et, peu importe si les films ou les livres sont produits par des Français, des Américains ou des Israéliens, ils continueront à avoir un large public.*

*La question qu'il faudrait se poser est celle de l'avenir, non pas de la culture juive, mais du rôle des juifs porteurs du savoir juif français et en français dans la culture française. Il est à craindre que dans ce cas l'avenir ne soit sombre pour la simple raison que le présent l'est déjà.*

*- Malgré tous les efforts faits, l'hébreu ne figure pas dans l'épreuve de commentaire de texte en langue étrangère de l'agrégation de philosophie. Un éminent membre de l'Académie m'en a donné la raison : il n'y a pas d'œuvre philosophique écrite en hébreu.*

*- La place des études juives n'a jamais été aussi moribonde et je ne vois pas ce qui pourrait améliorer cette situation.*

*- Le C.N.L accorde plus de crédits à la traduction de la littérature israélienne qu'à la traduction de textes hébraïques classiques, etc., etc.*

*La population juive française n'a aucune raison objective d'augmenter dans les prochaines années et il y aura donc de moins en moins de chercheurs, professeurs, écrivains, cinéastes juifs porteurs du savoir juif en langue française. Il ne faut pas être devin pour savoir que ceux qui portent encore ce savoir vivent pour la plupart aujourd'hui en Israël ou aux États-Unis. Ils continueront, pour la plupart, à écrire, penser, produire en langue française et ce seront les derniers».*

Par Michael Sebban, philosophe et écrivain

# 4<sup>e</sup> PARTIE

## LA QUESTION D'ISRAËL DANS LA CULTURE JUIVE FRANÇAISE

*« Israël est le remords, le remords des Juifs de ne pas y être, de ne pas les aider, de ne pas partir dès demain matin pour se joindre à eux, et de continuer à parler sans prendre part à l'œuvre immense de création qui s'accomplit là-bas ».*  
Vladimir Jankélévitch.<sup>28</sup>

**L**e héros du livre *Soumission* de Michel Houellebecq a cette phrase quand il apprend que sa petite amie, Juive française, va le quitter pour aller vivre en Israël en raison de la situation politique en France où le Front national fait un score important au premier tour des élections présidentielles de 2022, talonné par le parti de la Fraternité musulmane : « *Il n'y a pas d'Israël pour moi* ». <sup>29</sup> Pour les Juifs de France, il y a Israël et notamment depuis la guerre des Six Jours de 1967.

Aujourd'hui, la musique israélienne est présente dans les *playlists* des adolescents et des moins jeunes. Les écrivains israéliens font les gros titres de la presse française à chacune de leur nouvelle sortie éditoriale. Les designers sont invités à toutes les biennales et les cinéastes à tous les Festivals. Le site d'information « Coolturél » de l'ambassade d'Israël qui relaie quotidiennement des événements israéliens organisés en France

liés au cinéma, à la musique, au livre, au théâtre, à la télévision ou à la vidéo, démontre s'il le fallait encore la richesse et le dynamisme de l'actualité culturelle en provenance d'Israël. Il est incontestable que la culture israélienne, novatrice, s'exporte en France, mais, pour autant, intéresse-t-elle la judaïcité ?

En hébreu, le mot art, « amanout », est proche du mot « emouna », qui signifie la foi et a donné le mot amen. L'art est au cœur du judaïsme, dans sa liturgie et dans sa civilisation. Les arts permettent de comprendre la vie des communautés juives de France et de les situer dans l'histoire générale du judaïsme. Cette notion réside au carrefour de toutes formes d'expressions artistiques et illustre l'identité juive dans sa diversité. Depuis sa proclamation d'indépendance, le 14 mai 1948, l'État d'Israël a développé une culture particulière associant son identité juive et absorbant les apports des judaïcités diasporiques qui

s'y sont intégrées. Dynamisme, créativité, énergie, vitalité et éclectisme sont les maîtres mots pour caractériser ce foisonnement culturel israélien qui touche tous les domaines de la création et s'exporte.

Cette impulsion créatrice si particulière aux jeunes États en construction se fait connaître en France. Deux logiques se développent et s'opposent. D'abord, les médias hexagonaux sont friands des Nouveaux historiens, écrivains ou cinéastes critiques à l'égard des mythes qui ont accompagné la construction du pays ainsi que de la nouvelle scène musicale très dynamique et souvent politisée à la gauche de l'échiquier politique, sans oublier les designers, créateurs de mode, artistes et tant d'autres dont les œuvres pour le moins créatives et remarquables véhiculent un message de paix. À titre d'exemple quand les écrivains Amos Oz, A.B. Yehoshua ou David Grossmann sortent un livre traduit en français, ils sont souvent sollicités pour publier des articles d'opinion dans la presse comme *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Express* entre autres ou pour être questionnés sur la situation politique du pays davantage que sur le sujet de leur livre dont ils assurent la promotion. D'ailleurs, cet intérêt ne se traduit pas encore en France en termes de ventes, car ces romanciers vendent peu

en proportion de leur visibilité médiatique : le décalage est criant entre leur notoriété et le tirage de leurs romans.

Par ailleurs, et il s'agit de la deuxième logique, la culture israélienne devient chaque année davantage populaire parmi les Juifs de France, notamment par l'entremise de ceux qui se rendent souvent dans le pays, et se familiarisent avec la langue et ses codes culturels. La culture israélienne est ainsi une réalité devenue tangible parmi la judaïcité hexagonale.

Même aux yeux des Juifs détachés de toute pratique religieuse et de tout intérêt pour la Bible, l'hébreu demeure la langue des textes sacrés. La mention « traduit de l'hébreu » qui figure en première page des romans israéliens, associée à la vogue du cinéma israélien, surtout quand les films sont adaptés d'œuvres littéraires, que l'on visionne dans sa langue d'origine avec un sous-titrage, séduisent le public diasporique hexagonal.

Et pourtant, le constat est néanmoins à nuancer. L'impression qu'un seul exemple possible de vie juive en France existe, calqué sur le modèle israélien est-elle une réalité ? Parmi la majorité des Juifs de France, qui pourrait citer le nom d'un écrivain israélien autre qu'Amos Oz, d'Amos Gitai pour le cinéma, d'Asaf Avidan pour la musique, d'un artiste

**“ Ils sont souvent sollicités pour être questionnés sur la situation politique du pays davantage que sur le sujet de leur livre ”**



comme Agam, du designer Ron Arad ou d'une créatrice de mode excepté Dorin Frankfurt? On serait bien en peine de les nommer.

Alors certes, l'attachement à Israël pouvant apparaître comme superficiel est bien réel comme l'explique l'historien et directeur de la médiathèque de l'*Alliance israélite universelle* Ariel Danan qui nous offre de nouvelles pistes de réflexion. « *Il y a aujourd'hui, nous confie-t-il, davantage de moyens de connaître la culture israélienne en France que dans les années soixante ou soixante-dix. Cela passe par trois vecteurs : la littérature, la musique et le cinéma. À l'époque, peu d'auteurs étaient traduits en français excepté des écrivains renommés comme Samuel Joseph Agnon, prix Nobel de littérature en 1966, ou Yael Dayan, fille du général pour n'en citer que deux. Aujourd'hui, les principaux auteurs le sont d'Amos Oz, à Aharon Appelfeld et Abraham B. Yehoshua en passant par de jeunes romanciers. Il y a une meilleure offre et donc la possibilité pour tous les Français dont les Juifs d'avoir accès à ses auteurs* ».

Rappelons qu'en 2008, Israël était l'invité d'honneur du Salon du Livre de Paris pour le soixantième anniversaire de sa création. Trente-neuf écrivains étaient alors conviés à dédicacer leurs ouvrages traduits en français démontrant que le roman israélien bénéficie d'un certain succès en France. Une réussite, pour une petite littérature jusque-là peu connue, écrite dans une langue peu pratiquée,

et venant d'un pays pas forcément bien traité aux informations. Aujourd'hui, une nouvelle génération de romanciers est apparue, lesquels lassés de la politique, se sont réfugiés dans d'autres domaines d'inspiration. Parmi eux, on compte Orly Castel-Bloom, Etgar Keret, Yehudit Katzir, Alon Hilou, Boris Zaidman, Gabriela Avigur-Rotem et Alona Kimhi et tant d'autres.

« *Concernant le cinéma,*<sup>30</sup> poursuit Ariel Danan, *il y a un accord de coopération entre la France et Israël qui implique que les cinéastes israéliens sont présents dans de nombreux festivals. Et le succès des festivals du cinéma israélien à Paris, à Nice ou dans d'autres villes de province chaque année témoigne de leur fréquentation. En revanche, pour la musique, les choses sont différentes, car il y a toujours eu des chanteurs israéliens dans les rendez-vous communautaires. La musique israélienne était déjà développée et le phénomène continue. Certes les Juifs de France sont moins cultivés — l'art intéresse moins la masse qu'avant —, mais ils sont plus attachés à la culture israélienne qu'auparavant parce que leur sionisme s'est amplifié. La première raison est que les Juifs de France sont plus sensibles à cette culture parce qu'ils passent plus de temps en Israël et parce qu'ils sont plus connectés et en relation avec le petit pays.* »

Finalement, la culture israélienne sauvera-t-elle l'intérêt des Juifs de France pour la culture juive dont elle est un élément? Sa réponse est claire : « *Je n'irais*

*pas jusqu'à dire ça. À la médiathèque de l'Alliance, les deux types d'événements sont autant suivis par les personnes qui souhaitent se cultiver».*

Le rabbin Gérard Zyzek est le directeur de la *Yeshiva des étudiants*.<sup>31</sup> Et dans la même veine, il y a un état de fait qu'il déplore : «*J'aimerais dire qu'actuellement on a l'impression qu'il n'y a qu'un seul modèle de vie juive : le modèle israélien. Il me semble que le judaïsme français a des choses importantes à exprimer, à vivre et à inventer*».<sup>32</sup>

L'artiste peintre David Kessel, qui réside actuellement au Portugal et dont le cheminement personnel et artistique a été riche de sens, nous a confié :

*«J'aime cette phrase d'Antoine de Saint Exupéry : "Dans ta différence, loin de me léser, tu m'enrichis". À cela, je devrais dire que j'aime toutes les couleurs posées sur ma palette. Chacune est source de vie. Chacune a sa propre existentialité. Mais quand elles se mélangent entre elles, au moins pour un temps, elles nous offrent un bouquet changeant. J'aime la culture israélienne quand elle a quelque chose à dire, à exprimer, à évoquer. Pas parce qu'elle est israélienne. Peut-être que j'en attendrais plus ou que j'y mettrais plus d'indulgence».*

Quant à la question du désintérêt de certains juifs français pour leur culture,

l'artiste nous réplique : «*Je soulignerais "certains" et je dirais "le plus grand nombre". Oui, en effet, mais ce n'est pas nouveau. Deux générations où le "R" de culturel est tombé. Oui, il a fallu deux générations pour voir la communauté se détourner de la culture, quelle que soit la culture, ou "notre" culture. Il y eut plusieurs belles initiatives à saluer. Comme aussi quelques plumes de journalistes pour y croire encore à cet éveil des consciences. Mais dans l'ensemble, sans rien ôter à la gastronomie, on préfère plus aisément nous parler d'un couscous boulettes, bkaïla et consorts, plutôt que d'une pièce de théâtre*

*ou d'une production cinématographique».*

**“ On préfère plus aisément nous parler d'un couscous boulettes, bkaïla et consorts, plutôt que d'une pièce de théâtre ou d'une production cinématographique.”**

Le constat de David Kessel est épicé et il ne manque pas de sel. Questionner l'intérêt de la

judaïcité française pour la culture venue d'Israël ne revient-il pas *in fine* à mesurer son sionisme ? Professeur de philosophie à l'Institut Levinsky de Tel-Aviv, Michael Bar-Zvi est l'auteur de *Pour une politique de la transmission. Réflexion sur la question sioniste*. Dans cet essai, le philosophe explique pourquoi le sionisme est devenu l'élément central de la pensée politique contemporaine, sa pierre de touche ou d'achoppement.

«*Le judaïsme, selon Michael Bar-Zvi, n'est pas une identité ou un carcan, mais la liberté de répondre à l'injonction de transmettre : "le monde est suspendu au souffle*

*des enfants à l'écoute de leur maître" dit le Talmud, et le sionisme a maintenu cette transmission par des moyens nouveaux — la politique, la guerre — tandis que l'Europe s'exilait avec effroi d'elle-même. Levinas avait bien vu pourtant ce qui devrait apparaître plus clairement désormais : "Nous sommes tous des Juifs israéliens »<sup>33</sup> [...] Une culture n'est pas un ministère pour les loisirs, mais notre ressort vital, et l'éducation à l'histoire et à la vérité connue n'est pas une option, mais*

*un axe de défense stratégique. Le sionisme concentre aujourd'hui toutes les attaques contre l'idée de transmission ».*<sup>34</sup>

Autrement dit, le sionisme sauverait-il du vide culturel les Juifs de France qui ont délaissé tout accès à la connaissance et au savoir? Que recouvre en France cette réalité culturelle israélienne et peut-on en mesurer l'enthousiasme parmi les Juifs de France?

**28.** Prononcée en 1965 lors du *Colloque des intellectuels juifs de langue française* sur le thème d'« Israël dans la conscience juive et dans la conscience des peuples ».

**29.** Michel Houellebecq, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2014, p. 112.

**30.** L'accord cinématographique entre le gouvernement de la République française et le gouvernement d'Israël a été signé à Paris le 11 octobre 2002 (Décret n° 2004-166 du 16 février 2004).

**31.** Sise 11 rue Henri Murger, 75019 Paris. Que ce soit à l'adresse de débutants ou de talmudistes chevronnés, l'ensemble des cours dispensés à la *Yeshiva des Etudiants* se fonde sur les textes de la Tradition juive, comme réponses aux questionnements contemporains.

**32.** Même remarque.

**33.** D'après Emmanuel Levinas, *Du sacré au saint*, Paris, Editions de Minuit, 1977, p. 171 : « Tous les hommes sont d'Israël. Je dirai à ma manière : « Nous sommes tous des Juifs israéliens ». Nous, tous les hommes. Cette intériorité, c'est la souffrance d'Israël comme souffrance universelle ».

**34.** Michaël Bar-Zvi, *Pour une politique de la transmission. Réflexions sur la question sioniste*, Les Provinciales, 2016.

## Les lettres israéliennes en France

Connaissions-nous les tirages ? Des chiffres, des pourcentages de vente peuvent-ils être annoncés ? Tout auteur sait qu'il est difficile d'obtenir ces mesures. Néanmoins, la littérature israélienne s'exporte bien. Elle reste majoritairement traduite en anglais (40 %) alors que le français n'arrive qu'en quatrième place derrière l'allemand et l'espagnol. On sait aussi que l'hébreu se plaçait en treizième position des langues pour lesquelles des contrats de traduction avaient été

acquis par les éditeurs français entre 1996 et 2000, et en douzième position entre 2001 et 2005, signe de la vitalité de cette littérature et de l'intérêt croissant que continuent à lui témoigner les éditeurs français en dépit de ventes restreintes, mis à part quelques succès.<sup>35</sup>

En 2016, une liste des œuvres littéraires israéliennes parues en français nous a été fournie par le service culturel de l'ambassade d'Israël en France et concerne une quinzaine de livres d'auteurs aussi différents qu'Amos Oz, Orly Castel Bloom, Zeruya Shalev, Rachel Shalita, Benny Barnash ou Yoram Kaniuk. D'après les données statistiques établies par l'Institut pour la traduction de la langue hébraïque, le nombre de titres traduits

de l'hébreu vers le français, sur les trente dernières années est passé de 111 à 148, soit une augmentation d'un tiers.

Depuis peu, un secteur est en plein développement : la bande-dessinée israélienne traduite en français. D'ailleurs ce sont deux bédéistes, Rutu Modan,

un des chefs de file d'une génération émergente de dessinateurs israéliens dont elle reflète l'hyperactivité, et Yirmi Pinkus qui appartient au même collectif alternatif

**“ Le nombre de titres traduits de l'hébreu vers le français, sur les trente dernières années est passé de 111 à 148, soit une augmentation d'un tiers. ”**

Actus Tragicus, qui ont été cette année les invités du stand israélien à Livre Paris, le Salon du livre de Paris organisé en mars 2016.

Gisèle Sapiro a consacré une étude à la réception en France de la littérature hébraïque.<sup>36</sup> Selon la sociologue, l'analyse de l'accueil qui lui a été réservé dans l'édition et dans la presse depuis les années 1950 fait apparaître la différenciation progressive d'un espace de réception, qui se structure entre un pôle « communautaire » et un pôle « universel », bien que, dans les années 1970, le jugement esthétique reste teinté de spiritualisme et d'exotisme. Dans les années 1980, après la Guerre du Liban, l'introduction de la dimension politique

contribue à redéfinir cet espace de réception. Dans la décennie suivante, marquée par la féminisation des auteurs et des médiateurs, les stratégies éditoriales de traduction, du pôle le plus spécifique au plus universel, peuvent être interprétées comme autant de réponses à l'unification du marché du livre.

« Les directeurs de collection que nous avons interrogés s'accordent à dire que, hormis les best-sellers et quelques auteurs dotés d'une large reconnaissance internationale, les littératures étrangères en France — surtout celles des langues minoritaires — ne touchent qu'un public restreint et sont souvent publiées à perte, sachant que la plupart des livres ne dépassent pas la barre de 2 000 ou 3 000 exemplaires vendus nécessaires pour amortir le coût du livre. La *Troisième Sphère* d'Amos Oz, qui s'est vendu à 50 000 exemplaires en Allemagne, en a fait moins de 5 000 en France, alors même que son auteur avait obtenu le prix Femina étranger quelques années plus tôt » explique G. Sapiro.

Impossible évidemment de savoir comment la judaïcité française accueille cette littérature venue d'Israël au sein du groupe des lecteurs francophones même si des éléments de réponse sont fournis dans cette étude concernant la multiplication et la diversification des lecteurs. Ainsi, « on peut distinguer quatre

périodes, dont les bornes sont fluctuantes et qui peuvent se chevaucher : celle antérieure à 1971, où la littérature hébraïque, importée surtout par le biais des milieux communautaires, n'est pas perçue comme distincte de l'identité juive ; de 1971 à 1981, années durant lesquelles l'espace de la réception se différencie entre un pôle "communautaire" et/ou spiritualiste et un pôle de consécration "universelle" qui n'exclut pas une forme d'exotisme ; de 1982 à 1992, période marquée par la diversification des médiateurs (traducteurs, lecteurs, éditeurs) et par la politisation de la réception, ces deux dimensions contribuant à redéfinir l'espace de la réception ; de 1993 à 2001, moment de l'apparition d'une nouvelle génération d'auteurs, féminins notamment, où s'esquissent de nouveaux modes d'universalisation ».

Quoi qu'il en soit, la littérature hébraïque importée en France est un élément particulier de la littérature juive et donc de la culture des Juifs de France. La réception de la littérature hébraïque en France n'a pas à être perçue comme distincte de l'identité ou de la culture « juive ». Outre les premiers ouvrages exportés par l'*Organisation sioniste mondiale* à destination du public juif, les rares traductions de l'hébreu en français parues dans la première période s'inscrivaient soit dans la littérature de témoignage sur les camps

**“ La littérature hébraïque importée en France est un élément particulier de la littérature juive et donc de la culture des Juifs de France. ”**

de concentration, soit dans la culture et la pensée juive. Le circuit d'importation se répartissait entre, d'un côté, les instances communautaires juives françaises, encore largement dominantes, et quelques acteurs du champ littéraire français, qui soulignaient eux aussi la dimension spiritualiste de l'identité juive. Côté communautaire, le *Fonds social juif unifié* finance toujours une collection intitulée « Présence du judaïsme » chez Albin Michel, où paraissent indifféremment des ouvrages sur les fêtes juives et des œuvres littéraires écrites en français (André Spire, Edmond Fleg) ou traduites du yiddish ou de l'hébreu. Dans cette collection paraît pour la première fois un recueil de contes de Samuel Joseph Agnon, écrivain de l'entre-deux-guerres qui a décrit la vie de la communauté juive en Palestine et en diaspora, sept ans avant qu'il n'accède

à la consécration internationale avec l'obtention du prix Nobel en 1966. La deuxième période qui s'ouvre au début des années 1970 a été marquée par une hausse du nombre des traductions (44 nouveaux titres de 1971 à 1981) et par la différenciation de l'espace de réception entre un pôle « communautaire » et/ou spiritualiste et un pôle de consécration « universelle ». Cette consécration, si elle est l'aboutissement de la réception dominante de la littérature hébraïque dans les années 1970, annonce les années 1980 par sa politisation. À l'heure actuelle et la logique est observable pour tous les peuples, plus les Juifs se sentent en danger plus ils se tournent vers la bouée de secours qu'est l'État d'Israël. L'identité des Juifs de France vibre ainsi avec la culture venue d'Israël sous toutes ses formes dont la littérature représente la partie la plus importante.

---

35. Chiffres fournis par le Bureau international de l'édition française.

36. Gisèle Sapiro, *L'importation de la littérature hébraïque en France* [Entre communautarisme et universalisme], Actes de la recherche en sciences sociales, Vol. 144, septembre 2002, pp. 80-98.

## Le vent en poupe du cinéma israélien en France

Le cinéma israélien auquel il faudrait associer le boom des séries relève de la même logique, si ce n'est, et il s'agit d'un débat récurrent, qu'il est peut-être un vecteur culturel plus accessible à la plupart des Juifs de France que la littérature.<sup>37</sup> La multiplication des festivals de cinéma israélien organisés dans toute la France de Lille à Nice, généralement par des associations ou des organismes communautaires est particulièrement éclairante de l'intérêt de ce cinéma depuis une dizaine d'années.

Hélène Schoumann, directrice du Festival israélien de Paris, est également l'auteur du *Dictionnaire du cinéma israélien*. Concernant les particularités des films israéliens qui s'exportent en France, cette spécialiste explique qu'ils sont généralement politisés. « *Le cinéma israélien est connu pour être à la gauche de la gauche et va allégrement dans la critique et l'autoflagellation. Pour certains, ils savent que c'est ainsi qu'ils auront une fenêtre sur l'Europe et surtout un distributeur* ». Elle nuance pourtant la situation actuelle, car « *aujourd'hui, c'est un cinéma engagé, habile, qui ces dernières années s'est distingué par des productions abor-*

*dant des thèmes sociétaux tabous comme l'homosexualité, la critique de la religion, la multiplicité des communautés, russe en particulier* ».

À la question de savoir si cinéma israélien et cinéma juif sont des synonymes, ou en d'autres termes, si le cinéma israélien est un cinéma de l'identité juive. Hélène Schoumann répond : « *Sans dire que le cinéma israélien et le cinéma juif sont des synonymes, il y a quand même de grands points de rencontre communs au film de Gitai, Kaddosh qui est israélien, mais parle de l'identité juive, et à Rosa Je t'aime, ou My father, my lord. C'est le cinéma israélien qui n'accepte pas son identité juive, mais il l'englobe sans le savoir, inconsciemment* ».

L'interrogation qui demeure la plus difficile à appréhender concerne la mesure de l'engouement de la judaïcité française pour ce cinéma. La cinéphile répond sans ambages que « *Les juifs français ne comprennent pas le cinéma israélien* »... Et H. Schoumann de conclure que « *le cinéma-refuge n'existe pas dans la communauté juive, pour qui il reste un divertissement, les aficionados, sont ailleurs* ».

37. Lire à ce sujet : Jeanne-Marie Clerc, « Où en est le parallèle entre cinéma et littérature ? », *Revue de littérature comparée* 2/2001 (n° 298), pp. 317-326.



## Quid de la réception de la musique israélienne par les Juifs de France ?

Ethnomusicologue, docteur en musicologie de l'Université Paris IV-Sorbonne, Hervé Roten est aussi le directeur de l'Institut européen des Musiques juives. Ce spécialiste des traditions musicales juives en France et ailleurs a réfléchi avec nous sur la question de la réception de la musique israélienne par les Juifs de France.

Les musiques israéliennes ont franchi à la vitesse de la lumière, soixante-huit années d'histoire alors que dans les autres pays, il a fallu des centaines d'années. Les premières musiques israéliennes étaient celles des pionniers. Ce registre folklorique est le seul cas au monde d'une musique créée par une élite à destination du peuple parce qu'il fallait construire un nouvel homme hébreu régénéré. Puis progressivement, plusieurs aliyot ont apporté leur mode. Aujourd'hui, Israël est un pays comme les autres avec toutes sortes de musiques : pop, fusion, world, jazz... Concernant les juifs français, les chants populaires israéliens ont d'abord été appréciés avec leur horot lors des mariages et des bar-mitsvot. Aujourd'hui, on aime le jazz d'Avishai Cohen ou les musiques du monde d'Idan Raichel. Entre les deux temps, il est impossible de dégager une particularité si ce n'est que les musiques israéliennes appréciées ont suivi l'évolution du pays, ouvertes à tous les styles.

L'attachement des juifs à cette musique va de pair avec une sensibilité qui touche toute la

culture d'Israël, qui demeure un pôle d'attraction, s'assimilant à une forme de solidarité. Une grande partie des Juifs de France se définit par rapport à des attaches identitaires en dehors de toute attache communautaire ou religieuse. Finalement, Israël, terre de leurs ancêtres, devient un point de référence pour la jeunesse juive. Alors que les traditions juives passant par la cuisine ou la culture sont en voie de disparition, Israël est un pays jeune qui véhicule sa culture avec modernité et qui le fait plutôt bien. Cela rejoint une problématique pas nécessairement liée aux juifs qui montre que les musiques évoluant, celles qui étaient adorées à une époque ne le sont plus la génération suivante. Il faut laisser les musiques faire leur chemin. La musique israélienne marche bien parce qu'elle est une musique de mélanges. Sa qualité et ses réinterprétations modernisées pourront donner envie d'écouter ses musiques. Hervé Roten conclut en précisant qu'« *il faudrait une réactualisation des musiques pour la jeunesse qui n'est pas forcément connectée à l'identité juive. Le monde est un petit village et on doit pouvoir voyager à travers la musique. Si on peut se singulariser à travers des musiques qui contiennent des éléments que le grand public peut identifier comme juifs, alors beaucoup de jeunes juifs vont se rattacher à ces musiques-là. Finalement, quand on me demande ce qu'est la musique juive, je réponds que le plus important est qu'une musique ne naît pas juive, elle le devient* ».

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« Peu d'attrait présenté par des lieux souvent austères ».*

*« Poser la question de l'avenir de la culture juive en France, c'est poser la question de l'avenir des Juifs de France à travers leur identité. Une question loin de toute polémique, qui devrait se trouver au cœur des préoccupations des institutions juives françaises et des acteurs culturels de la communauté, tant d'un point de vue budgétaire que politique.*

*En terme structurel, deux projets pharaoniques de "Centre communautaire culturel" prévus à Paris sont emblématiques d'une politique absurde, visant à faire coexister des ensembles peu ou prou similaires, dans un contexte où l'absence de public se fait cruellement sentir dans les centres culturels juifs. En particulier le plus crucial, le public jeune.*

*Ces deux projets ambitieux, celui du Consistoire dénommé "Centre européen du judaïsme", encore en recherche de financements, et le nouveau "Centre communautaire de Paris, Espace culturel juif" qui devrait remplacer les locaux sis rue Lafayette, le sont tant dans leurs aspects architecturaux et sociétaux, que dans leurs objectifs de diffusion et de création des cultures juives, mais sont évidemment concurrents. Alors que — aussi bien en province que dans la capitale — les responsables de programmation de centres communautaires et/ou culturels observent le même phénomène : les jeunes juifs ne se déplacent pas, ou que très rarement, dans les lieux communautaires pour suivre des activités telles que conférences, concerts, projections..., où les seniors y constituent le public majoritaire.*

*Si certains pouvaient y voir la manifestation d'un désintéressement des jeunes pour les cultures juives, on y verra surtout le peu d'attrait présenté par des lieux souvent austères, aux antipodes des attentes de la jeunesse, et aussi le fait que la plupart des responsables de programmation de ces centres culturels n'ont pas l'âge du public qu'ils visent.*

*Au prisme de mon activité sur JewPop, webmagazine culturel et sociétal lu par 120 000 internautes chaque mois, dont 60 % de moins de 35 ans, je ne peux que constater l'engouement des jeunes juifs français pour les cultures juives, dans toutes leurs diversités. Des recensions de livres traitant de philosophie juive y cohabitent avec des articles dédiés aux séries TV ou aux musiques actuelles, vues sous un "angle juif", avec le même succès d'audience. Le souci de transmission est aussi un vecteur essentiel du site, et l'intérêt que trouvent les jeunes lecteurs à des publications originales sur l'Histoire de la Shoah ou sur les cultures sépharades y est impressionnant.*

*Ce qui fait sans aucun doute, dans le cas du site Jewpop, la différence et la réussite du projet, est le traitement de l'information via un ton dans lequel se reconnaît le lectorat de moins de 35 ans, cette "irrévérence mordante" dont parle Amos Oz dans "Juif par les mots"».*

Par Alain Granat, fondateur et directeur de JewPop

## CONCLUSION

LES ENJEUX DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE : UNE ÉCLIPSE  
CULTURELLE AU SEIN DE LA JUDAÏCITÉ FRANÇAISE ?

*« Celui qui ne cherche pas à s'instruire est indigne de vivre ». Talmud. <sup>38</sup>*

Culture universelle, culture juive, les enjeux sont les mêmes en France, la seconde étant un élément intrinsèque de la première. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, la culture suscite-t-elle encore aujourd'hui un intérêt au sein de la judaïcité française et sert-elle sa vocation d'ouverture à autrui ? Alors que l'élitisme a souvent été une particularité identitaire du judaïsme et que le peuple juif est longtemps demeuré une référence en matière culturelle, ses moyens d'expression ont connu une mutation.<sup>39</sup> Si la culture juive a heureusement un avenir en France comme condition indispensable au vivre-mieux, des doutes subsistent sur sa perpétuation et l'intérêt qu'on lui assigne. Paradoxalement, les Gentils semblent être davantage fascinés par le dynamisme culturel juif que la part la plus importante de la judaïcité française. Même si cette tendance est un phénomène national, elle n'en annule pas moins ses conséquences au niveau particulier.

L'école juive a-t-elle une responsabilité dans ce peu d'intérêt pour la culture parmi la nouvelle génération ? Il est vrai

qu'avec ses taux de réussite impressionnant aux examens, les élèves des écoles juives ne trouvent plus le temps de se cultiver en dehors des programmes scolaires surchargés à bachoter. Par ailleurs, un état d'esprit particulier règne dans certains établissements confessionnels diffusant une vision du judaïsme qui conduit naturellement à l'orthodoxie sans transmission de l'héritage culturel juif d'ouverture. Il est une évidence que l'on ne trouve presque plus d'étudiants de confession juive dans les filières des sciences sociales et humaines à l'université favorisant une culture générale solide, puisque formés à un certain type d'esprit détourné des préoccupations intellectuelles.

Il serait injuste de tout imputer à l'école car l'éducation est aussi responsable de cet état de fait en inculquant à des enfants rois que la réussite dans la vie est d'abord d'ordre financier. La philosophe américaine Martha Nussbaum a écrit que *« dans presque tous les pays du monde, les arts et les humanités sont imputés à la fois dans le cycle primaire, le secondaire et l'université. Les décideurs politiques y*

*voient des fioritures inutiles à un moment où les pays doivent se débarrasser de tous les éléments inutiles pour rester compétitifs sur le marché mondial*». <sup>40</sup> Le culte de l'argent a désavoué la soif de savoir. Il est triste de constater que la réussite sociale ne soit véhiculée que par les euros, une des raisons pour laquelle l'identité juive française est affaiblie. Aujourd'hui, toute personne actrice de ce secteur vous dira combien de fois elle a dû justifier que la culture n'est pas désuète, facultative, secondaire, sans importance et qu'elle est même vitale et à transmettre dès le plus jeune âge.

Dans un essai fort instructif, sorte de plaidoyer pour que les arts sous toutes leurs formes prennent une place de choix dans la vie de chaque jour dès l'enfance, Michèle Petit rappelle l'enjeu de la transmission culturelle qui est « *de forger un art de vivre au quotidien qui échappe à l'obsession de l'évaluation quantitative, une attention. C'est d'arriver à composer et préserver un tout autre espace faisant la part belle au jeu, à des partages poétiques, à la curiosité, la pensée, l'exploration de soi et de ce qui nous entoure. C'est de maintenir vivante une part de liberté, de rêve, d'inattendue* ». <sup>41</sup>

Ainsi que l'écrivait admirablement Hannah Arendt dans *La crise de la culture* : « *Le temps du loisir ne sert plus à se perfectionner ou à acquérir une meilleure position sociale, mais à consommer de plus en plus, à se divertir de plus en plus. [...] Croire qu'une telle société deviendra*

*plus "cultivée" avec le temps et le travail de l'éducation, est, je crois, une erreur fatale. [...] L'attitude de la consommation, implique la ruine de tout ce à quoi elle touche* ». <sup>42</sup>

Par ailleurs, l'écran a détrôné le livre partout induisant pour ses utilisateurs de nouveaux centres d'intérêt et d'autres habitudes. L'écran a remplacé le livre et les idoles sont devenus les *people*. La « génération Cyril Hanouna » a-t-elle atteint le degré zéro de la culture pour paraphraser le sémiologue Roland Barthes ? En septembre dernier, l'écrivain Yann Moix s'est amusé à dire pour évoquer la présence de Jack Lang à l'émission « Touche pas à mon poste » de Cyril Hanouna qu'« *Il s'agissait d'une rencontre au sommet entre l'ancien ministre de la Culture et le ministre de l'inculture* ». L'animateur n'en a pas pris ombrage même si un de ses chroniqueurs, Gilles Verdez, a préféré rectifier en déclarant que Cyril Hanouna <sup>43</sup> était plutôt perçu comme « *le ministre de la Culture populaire* ».

Et pourtant, l'offre culturelle juive est importante. Pas une semaine ne se déroule sans une nouvelle exposition, la tenue d'un concert, une représentation théâtrale, la parution de plusieurs livres, des conférences à foison, des projections de film ou des sorties cinéma et tant d'autres créations encore.

Au-delà de ces considérations, l'essentiel est de rappeler que la culture juive est

un élément de la civilisation française. Redonner ses lettres de noblesse à cette part de la culture nationale peut éviter bien des malentendus et de rejet de la part des Autres. Finalement, la transmission de la culture juive, sa diffusion et sa pérennité ne sont-elles pas le remède à la crise que traverse à l'heure actuelle le judaïsme français ? Rappeler sa richesse et son inscription dans l'Histoire de la France est sans doute la meilleure réponse à sa reconnaissance.

Qui aujourd'hui défend ou promeut l'identité juive en France ? Il y a d'abord les universitaires et les chercheurs qui l'interrogent mais il y aussi les artistes et les intellectuels, les commentateurs et les journalistes qui les relaient, ainsi que la demande de ceux qui consomment des biens culturels.

La chose est certaine : la Shoah n'a pas sonné le glas de la vie culturelle juive en France même si le risque était important, face à cet épisode dramatique, de voir disparaître tout un pan de la culture européenne. Pour reprendre les mots d'Eric J. Hobsbawm, les Juifs ont connu une explosion de créativité, comme l'eau bouillonnante qui soulève le couvercle de la marmite. Au regard de cette tragédie, les penseurs juifs français se sont interrogés : en mettant en doute les sources de la Tradition juive, ils ont estimé qu'elles contenaient des réponses modernes aux interrogations contempo-

raines. Cette découverte de la modernité du judaïsme leur a servi de moteur dans les années d'après-guerre. Actuellement, la dynamique de la raison juive telle qu'elle fut développée par les acteurs antérieurs est à relancer, à charge de trouver un second souffle et de nouveaux ambassadeurs. Une rupture franche est en effet observable entre ceux qui possèdent une connaissance des textes de la Tradition juive et ceux qui n'ont accès qu'à l'intelligence rationnelle. Longtemps, des intellectuels de religion juive n'ont plus été intéressés par la réflexion juive. En revanche, depuis le déclenchement de la seconde Intifada en Israël, en l'an 2000, beaucoup ont réinvesti les thèmes chers aux Juifs en France. Les conférences qu'ils donnent par dizaines

**“ L'essentiel est de rappeler que la culture juive est un élément de la civilisation française.”**

dans les lieux de la communauté juive à Paris et en région parisienne, en Province et même en Israël témoignent

de cette écoute. Cette nouvelle réalité se traduit par un éclatement des initiatives à Paris et en Province, ainsi qu'en Israël. On observe ainsi une diversification et pour ainsi dire une démocratisation des lieux d'expression, qu'il s'agisse de l'*Alliance israélite universelle*, de l'*Institut Wiesel*, de l'*Espace culturel et universitaire juif d'Europe*, du *Centre Medem*, du *Farband*, du *Centre d'art et de culture de l'Espace Rachi*, du Mouvement juif libéral de France (MJLF), du Centre Fleg, des centres d'étude massorètes, du Cercle d'études juives et de beaucoup

d'autres lieux encore à Paris dirigés par des associations culturelles. Ces lieux accueillent un nombre important de conférenciers, d'expositions, de projections cinématographiques, de représentations théâtrales souvent de grande qualité tout au long de l'année. Ainsi, de la Maison de la Culture Juive de Nogent-sur-Marne, de l'Espace Hébraïca à Toulouse, du Centre Hillel à Lyon, des rendez-vous annuels de Limoud, et de tant d'autres. Sans oublier les universités et les librairies, les salles des fêtes des mairies, ou tout autre lieu de rencontre non lié à la communauté juive, pour des événements où l'accueil se fait alors de manière plus ponctuelle.

La vitalité culturelle juive est une réalité qui concerne tous les domaines de la création : la littérature, les arts, la musique, le théâtre et le cinéma. Des journaux ou des sites relaient ces informations régulièrement. Des revues comme *Tenou'a* proposée par le mouvement libéral ou *Mikhtav Hadash* par les Massorti, le novateur site JewPop ou la lettre « Coolturel » de l'ambassade d'Israël en France ont renouvelé le genre. Dans cette énumération des supports d'expression, il ne faudrait pas oublier des revues scientifiques comme la revue *Pardès*, les *Archives juives*, *La revue du Mémorial de la Shoah*, *Les Études du CRIF* ou des titres de presse plus populaires comme *Actualité Juive* et sa rubrique culturelle, *l'Arche*, *Information Juive*, les émissions culturelles de la fréquence juive ainsi que des sites sur la toile tel qu'*Akadem*,

un campus numérique juif qui diffuse les conférences données par les plus éminents intervenants francophones. Il est incontestable que la révolution de la technologie de l'Internet a démocratisé l'accès à la culture.

Le dernier numéro de la revue *Pardès* d'études et de culture juive qui fête ses trente ans cette année pose en résonance avec le sujet de notre étude cette question : « Quel avenir pour la pensée juive de langue française ? », une interrogation audacieuse, mais qui s'impose depuis plusieurs années.<sup>44</sup> Dans le face à face unique que les penseurs juifs de langue française ont, fondé sur la conception française de l'universel, autant philosophique que littéraire ou politique en dialogue avec les sources de la tradition juive, un essoufflement apparaît qui implique de repenser le judaïsme face à cet universel.

Cette pensée particulière inscrite dans le grand débat des cultures a connu son heure de gloire dans les réflexions d'Emmanuel Levinas, Léon Askenazi, André Neher, Éliane Amado-Lévy Valensi et tant d'autres, mais est-elle toujours percutante dans un environnement culturel et politique qui a changé, voire qui est devenu menaçant pour la judaïcité française ? Elle semble s'être éteinte alors que ses derniers représentants qui témoignent que le judaïsme a encore un avenir comme pensée et que les sources du judaïsme peuvent s'entendre en français, se comptent sur les doigts



d'une main. À l'instar des intellectuels, les intellectuels juifs se seraient éteints avec la mort de Sartre et d'Aron. *Dans le siècle des intellectuels*, Michel Winock évoquait la fin de l'engagement collectif de la société, car « bon nombre d'intellectuels ont renoncé à l'historicisme et aux idéologies globalisantes, préférant les interventions ponctuelles ou spécialisées plutôt que de mobiliser les énergies pour la cause finale ». <sup>45</sup>

La culture juive a-t-elle disparu consécutivement à cette génération qui nous quitte ? Même si l'on observe un certain nivellement par le bas des thèmes d'expression au profit d'une écoute et d'un suivi à plus grande échelle, le calendrier annuel des programmes culturels est impressionnant. Ce qui signifie que le public de la collectivité juive suit.

Et, pour la première fois sans doute depuis la Shoah en France, une symbiose, voire une adéquation s'observe entre les intellectuels juifs et la communauté juive partageant les mêmes sujets d'inquiétudes ou de réflexions. On l'a déjà écrit, la collectivité juive s'est polarisée autour de trois référents essentiels : la mémoire de la Shoah ou la nostalgie du pays quitté, le soutien à Israël et la lutte contre l'antisémitisme et l'islamisme. Les intellectuels juifs s'exprimant en français ont suivi le mouvement. Les récents attentats en France

ou l'Intifada des couteaux en Israël empêchent de dépasser ses sujets. Quant à la Shoah, Alain Finkielkraut écrit dans *La seule exactitude* : « Aujourd'hui, les jeux vidéo des écoles d'insensibilité, et le pathos pédagogique suscitent au mieux des bâillements, au pire des railleries. Ce n'est donc pas par une nouvelle injection de devoir de mémoire qu'on guérira cette jeunesse narquoise de ce qu'elle vit déjà comme une overdose. Faut-il pour autant passer la Shoah sous silence ? Certainement pas. Mais il faut rendre cet événement à l'Histoire. Il faut cesser d'en faire un sujet à part et le thème d'un interminable sermon. Seul un récit méticuleux, seule une approche positive, sobre, précise, sans tam-

bour ni trompette peut éventuellement lui restituer son caractère incommensurable. Mais peut-être est-il déjà trop tard ». <sup>46</sup>

**“ Pour la première fois sans doute depuis la Shoah en France, une symbiose, voire une adéquation s'observe entre les intellectuels juifs et la communauté juive. ”**

Il existe aujourd'hui une intelligentsia juive en France dynamique. Les savants, chercheurs, créateurs, écrivains, essayistes, artistes, peintres, plasticiens, metteurs en scène, cinéastes juifs français se comptent par centaines. Il ne fait pas de doute qu'ils demeurent un vecteur essentiel de transmission des savoirs. Leur contribution à la vie culturelle et scientifique a été irremplaçable dans l'après-guerre et le restera certainement dans l'avenir, mais elle n'est plus liée à un contexte historique qui faisait des Juifs un foyer privilégié de la pen-



sée critique. Pour le dire autrement, la figure de l'intellectuel juif n'est certes pas morte, même si certains la considèrent comme moribonde, elle continue d'incarner une tradition bien réelle, mais sa continuité semble compromise.

Est-ce à dire que la culture juive est aujourd'hui la mieux défendue par les mouvements considérés à la marge — massorètes et libéraux — que par la communauté organisée — consistoire et mouvements

orthodoxes — pour laquelle elle serait plutôt à la traîne?

Incarnation d'un judaïsme éclairé, la culture est-elle l'il-

lustration de la modernité et son contrepoint serait-il son incompatibilité parmi les mouvements religieux ou traditionalistes? Je ne pense pas que la réponse soit si tranchée. Et pourtant, incontestablement, le registre culturel, loin des discordes d'interprétation religieuse, reste le point de convergence de toutes les tendances de la communauté juive. Le constat est translucide : de l'appauvrissement de la vie juive à l'inventivité qui caractérise l'influence venue d'Israël, le franco-judaïsme est en mutation entre recompositions ou ruptures.

Ainsi que le répétait Edmond Fleg, « *Le judaïsme demeure, il faut le dire, héritier de grandes qualités et de grandes vertus. Qualités intellectuelles de ce groupe humain qui savait lire et écrire alors que*

*les rois qui gouvernaient la Terre ignoraient les signes de l'alphabet. Toujours les juifs ont cultivé la pensée et transmis à leurs descendants le respect de la culture* ».

Alors la culture israélienne sauvera-t-elle la culture des Juifs de France ou serait-ce plutôt les mouvements libéraux ou massorètes? Et pourquoi cela ne viendrait-il pas des milieux chrétiens qui fêtent cette année le cinquantième anniversaire de Vatican II qui instaura de nouvelles rela-

tions entre les deux religions? L'intérêt des chrétiens pour leurs racines juives ne se dément plus et le programme de dialogue interreligieux du Collège des Bernardins l'illustre.

La conclusion ultime pourrait revenir à Gérard Zyzek de la *Yeshiva des Étudiants*. Avec sagesse, ce rabbin qui a fait sienne la perpétuation de l'idée de renouveau de la pensée juive nous a confié qu'« *aujourd'hui le judaïsme français est en questionnement. Beaucoup ont l'impression qu'être juif ne doit se vivre qu'en langue hébraïque. Mais, si l'on décortique ce qui se passe dans la communauté juive française, on peut remarquer un besoin profond de penser, de réflexion, de mise en perspective de notre tradition la plus traditionnelle avec les interrogations les plus universelles. Nous affirmons qu'il y a une spécificité du judaïsme français, et que loin de nous détacher de la richesse et du dynamisme de tout ce qui se vit et s'élabore en*

**“ De l'appauvrissement de la vie juive à l'inventivité qui caractérise l'influence venue d'Israël, le franco-judaïsme est en mutation. ”**

*Israël, nous recherchons à donner confiance à ce que nous sommes et à ce que nous aspirons*». Et il conclut avec humour corroborant l'idée que l'attachement à

la culture et à l'étude a été et restera le fait d'une minorité : « *Autrefois au XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait 85 % d'analphabètes. Aujourd'hui, c'est pareil!* »

- 
- 38.** Cité par Edmond Fleg lors du deuxième *Colloque des intellectuels juifs de langue française* en 1959.
- 39.** Et si vous souhaitez en savoir davantage, je vous invite à suivre mon cycle de cours à l'*Espace culturel et universitaire juif d'Europe* en 2016-2017 sur « Les grands débats du judaïsme français entre culture et interrogation ». Les informations d'inscription sont disponibles au 01.53.20.52.61.
- 40.** Martha Nussbaum, *Les émotions démocratiques*, Paris, Climats, 2011, p. 10.
- 41.** Michèle Petit, *Lire le monde. Expériences de transmission culturelle aujourd'hui*, Paris, Belin, 2014, p. 10.
- 42.** Déjà cité.
- 43.** Populaire animateur d'émissions de radios et de télévision qui se joue de son côté ignorant mais qui n'en est pas moins sympathique.
- 44.** Pardès, « Quel avenir pour la pensée juive de langue française ? » (56), In press, 2015.
- 45.** Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, p. 618.
- 46.** Alain Finkielkraut, *La seule exactitude*, Paris, Stock, 2015, p. 133.

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

*« Se garder du communautarisme et de l'enfermement dans nos propres valeurs ».*

*« Il me semble que l'avenir de la culture juive en France dépend de sa capacité d'échange avec les diverses cultures linguistiques et religieuses qui fleurissent notre patrie.*

*Cela signifie de se garder du communautarisme et de l'enfermement dans nos propres valeurs, si hautes soient-elles. Cela signifie d'écouter. D'accueillir avec amour les cultures de tous les êtres de bonne volonté. Cela signifie de se projeter dans l'avenir plutôt que de ressasser notre douloureux passé, même si nous estimons à juste titre avoir été trahis par la France de Vichy. Cela signifie, pour les écrivains, de poser leur stylo sur les histoires des humains qu'ils sont avant que d'être juifs. Je crois qu'à cette condition seulement, leurs textes atteindront une portée universelle. À cette condition seulement, la culture juive fera entendre sa belle musique dans le concert français ».*

Par Michèle Kahn, écrivain

## ÉPILOGUE

*« La science est incapable de nous dire toute la vérité sur la vie. Il nous faut en appeler au spirituel pour savoir que faire de la science. La science s'occupe des relations entre les choses au sein de l'univers, mais l'être humain ne peut ignorer qu'il est aussi un être spirituel ».*  
Avraham Heschel.<sup>47</sup>

**L**a menace terroriste qui pèse sur l'hexagone change une nouvelle fois la donne. Il y a eu les attentats de Toulouse, de *Charlie Hebdo* ainsi que de l'Hyper Cacher de Vincennes et il y a eu le 13 novembre 2015. Comment tenter d'échapper à une menace qui nous rattrape ?

Concernant l'idée de culture religieuse, certains se demandent dorénavant — et en trouvent peut-être un prétexte — : alors que des terroristes tuent au nom de Dieu, comment la culture religieuse peut-elle être une avancée de civilisation ? Elle l'est tant qu'elle n'est pas associée à l'intégrisme.

Le fanatisme est le stade ultime de l'anti-culture pour lequel elle est une modernité satanique qui dérange. Les destructions culturelles font partie intégrante du djihad. La première cible des terroristes est en effet la culture sous

toutes ses formes. Elle dérange parce que sa puissance fait peur. On connaît l'existence des autodafés : détruire des livres pour tenter d'éradiquer une pensée qui dérange. Hannah Arendt n'écrivait-elle pas dans *Les origines du totalitarisme* que « C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal » ?

Bernard Collignon dans *Pourquoi ont-ils tué Péguy ?* précise : « Désormais les classes sociales se réduisent à deux, les personnes qui désirent s'instruire, et celles, infiniment plus nombreuses, infiniment plus insolentes, infiniment plus arrogantes, qui ne le désirent pas. Infiniment plus revendicatrices de l'ignorance, de la jouissance de la meute, du hurlement de la meute. Et qui vaincront, puisqu'il paraît que c'est la loi, "la loi de la nature" que ce soient toujours, immanquablement, inexorablement, les Barbares qui triomphent. Qu'on les appelle fanatiques ou, plus précisément, ignares ».<sup>48</sup>

Il y a deux ans, dans le musée de Ninive à Mossoul, au nord de l'Irak, plusieurs djihadistes ont saccagé des sculptures millénaires à grands coups de masse, au motif que celles-ci préexistaient à la naissance de l'Islam et qu'elles représentaient à leurs yeux des divinités païennes. La directrice générale de l'UNESCO, Irina Bokova, dénonçait dans un communiqué en février 2014 : « Cette attaque est bien plus qu'une tragédie culturelle, c'est également une question de sécurité parce qu'elle alimente le sectarisme, l'extrémisme violent et le conflit en Irak ». Au-delà de ces massacres archéologiques l'obsession qu'ont les islamistes à détruire des joyaux du patrimoine mondial interpelle. En 2001, ce sont les Bouddhas de Bâmiyân qui ont été victimes du fanatisme islamiste. Ces statues bouddhistes monumentales bâties entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle au nord-est de Kaboul en Afghanistan ont subi des tirs d'artillerie après que le mollah Omar les a décrétées « idolâtres ».

L'État islamique détruit tout ce qui incarne, aux yeux de ses ennemis parmi lesquels les chiïtes, les chrétiens d'Orient, les Juifs, les Occidentaux, le sacré. La destruction du tombeau de Jonas à l'été 2014 était à cet égard hautement symbolique, car la mosquée qui s'élevait autour de la sépulture du prophète était chiïte et, pour les membres de Daesch, les prières doivent être exclusivement adressées à Dieu et non à un homme, fût-il un prophète auquel le Coran consacre une sourate. Sans oublier que dans la religion chrétienne, Jonas préfigure le Christ, et

qu'il a en outre une importance particulière dans l'Église assyro-chaldéenne.

Les islamistes de Daesch qui n'ont pas de culture autre que leur interprétation meurtrière du Coran devrait être la cause de leur vulnérabilité et de leur perte. *« L'islam est fortement empreint d'une connotation culturelle arabe principalement du fait que la religion musulmane se déploie dans la langue arabe, à travers et par le Coran révélé et transmis dans cette langue. La place d'une langue dans l'élaboration et les articulations d'une culture sont évidemment déterminantes. Mais ici, il nous faut clairement savoir que la culture arabe et la langue qui la véhicule ne participent en rien à la constitution de l'identité religieuse islamique ou islamité, sans en minimiser pour autant la forte influence. L'arabité elle seule incarne l'identité synthétisant la culture arabe, elle-même étant d'ailleurs plurielle »* écrit le sociologue et Rachid Id Yassi.<sup>49</sup>

En conséquence, cette religiosité sécularisée des islamismes *« se retourne contre la culture ambiante perçue non plus comme simplement profane, mais bien comme païenne »*.

La culture détruite, ce ne sont pas seulement les hauts lieux du patrimoine mondial, c'est aussi la salle du Bataclan dans laquelle des centaines de fans du groupe de hard rock Eagle of Death, ont été fauchés le vendredi 13 novembre dernier à Paris.

La peur de l'attentat précipitera-t-elle la fin de la culture juive en France? Le courage des organisateurs d'événements qui ont choisi de les maintenir malgré le couvre-feu et celui du public qui s'y sont déplacés restent à saluer. Et l'on remarque que de nombreuses œuvres créées depuis le 13 novembre 2015 n'ont pu taire le traumatisme engendré par ce drame.

Franklin Rausky, dans une note de l'Institut universitaire d'études juives Elie Wiesel sur l'avenir des études juives dans le domaine universitaire, réfléchit aux changements sociétaux. Dans cette communication intitulée «Les Études juives : nostalgie ou créativité?», le professeur s'interroge sur le fait que le combat que livrent les fanatiques islamistes n'est pas seulement «une "guerre sainte" contre les États et les populations, il est aussi, intensément profondément, un combat contre la culture de notre temps, une culture de liberté, de création, de réflexion, de circulation d'idées, de pluralité». Il suffit ainsi de lire «les proclamations incendiaires des organisations terroristes pour comprendre

**“ De nombreuses œuvres  
créées depuis le 13 novembre  
2015 n'ont pu taire  
le traumatisme engendré  
par ce drame.”**

*que la culture juive fait partie de ces cibles privilégiées. Les séides de la terreur ne haïssent pas seulement les individus juifs ou les groupements juifs. Ils expriment une hostilité mortifère à l'égard de la culture juive dans laquelle ils voient le masque d'un esprit satanique à éradiquer».*

Et de conclure : «Face à la barbarie, la culture ne saurait renoncer, abdiquer, capituler. Dans cet espace historique, la culture juive n'est pas une plante isolée, poussant dans un désert mental et social. La culture

*juive est née et s'est développée dans un lien fécond et créatif avec toutes les autres cultures. Elle constitue l'un des piliers de la civilisation. Priver*

*le monde de sa dimension culturelle, spirituelle, intellectuelle judaïque serait une mutilation et un appauvrissement pour l'ensemble de la société».*<sup>50</sup>

Résister contre le terrorisme, c'est continuer à investir massivement les lieux où la culture se déploie et s'exprime, sans céder à la peur. Sans cela, la mission de terreur des islamistes sur les populations aura réussi.

47. Dieu en quête de l'homme, Paris, Seuil, p. 27.

48. Lhormont, Le Bord de l'Eau, 2005, p. 129.

49. Cet article a été publié sur le site : <http://oumma.com/auteur/rachid-id-yassine>

50. Franklin Rausky, « Les études juives, les sciences du judaïsme : relique nostalgique ou perspective féconde », mars 2016.

## PERSPECTIVES

### La culture juive a-t-elle un avenir en France ?

« La carpe à la juive qui n'est pas juive! ».

*« Il semble que la notion de culture juive soit relativement récente. Elle daterait des environs de l'émancipation et recouvrirait différents domaines tels que la gastronomie, la musique, les judaïca... Formulé autrement, il s'est produit un type de sécularisation des valeurs spirituelles, un phénomène de laïcisation des pratiques religieuses. Ainsi, "Hanouka est l'occasion de déguster les beignets, mais le contenu religieux de cet usage a disparu. À Pessah, on mange la matsa mais en la détachant de son cadre originel, le commandement biblique. À Roch Hachana, on souhaite la bonne année en sectionnant toute sa dimension spirituelle. En ce sens, on peut s'interroger sur l'existence originelle d'une culture juive, car celle-ci semble simplement composée de traces, d'empreintes, d'un monde bien plus global. Dit autrement, ce qu'on appelle la « culture juive » est constituée d'un ensemble de gestes ou de paroles vidés de leur contenu structurel, desquels on a évacué les motifs premiers et les raisons ultimes. C'est pourquoi la culture juive est par définition vulnérable; ses fondations ne sont pas profondes. Les beignets, la matsa, le nouvel an, tirent leur source de la catégorie du religieux. À ce titre, enlevez la racine, l'arbre ne tiendra pas longtemps. D'autant plus que cette culture doit son maintien à l'affect. Or, contrairement à des normes, à un texte, à un mode de vie, l'affect ne se transmet pas de façon évidente. Une carpe juive, portant sur ses boulettes la 'yarmoulké', le rond de carotte, (yarmoulké désigne en yiddish une kipa), mais cuisinée dans une marmite non cachère, est-elle encore juive? Rien n'est moins sûr, car quel est l'élément qui façonne, au final, la spécificité juive? Un autre groupe humain peut posséder la même recette, mais aucun autre ne lui confèrera la signification que la tradition juive lui dispense. Aucune autre tradition ne désigne le rond de carotte déposé sur les boulettes par un terme équivalent à 'yarmoulké' qui signifie littéralement 'Celui qui craint le Roi (Dieu)' ».*

Par le rabbin Jacky Milewski



## NOTES DU LECTEUR

**Gérard Fellous**

ONU, la diplomatie  
multilatérale : entre gesticulation  
et compromis feutrés...

N°22 > Janvier 2012

• 52 pages

**Michaël de Saint Cheron**

Les écrivains français du XX<sup>e</sup>  
siècle et le destin juif...

N°23 > Juin 2012

• 56 pages

**Eric Keslassy et Yonathan Arfi**

Un regard juif sur la  
discrimination positive

N°24 > mai 2013

• 64 pages

**Michel Goldberg**

✶ **Georges-Elia Sarfati**

Une pièce de théâtre antisémite  
à la Rochelle

N°25 > octobre 2013

• 60 pages

**Mireille Hadas-Lebel**

Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël  
ont-ils été inventés ?

N°26 > novembre 2013

• 16 pages

**Georges-Elia Sarfati**

Lorsque l'Union Européenne  
nous éclaire sur sa « face  
sombre » : quelques enjeux du  
projet de Loi-cadre contre la  
circoncision assimilée à une  
mutilation sexuelle.

N°27 > décembre 2013

• 40 pages

**70 ans du Crif**

1944-2014 : Recueil de textes

**Hors-série >  
janvier 2014**

• 116 pages

**Gérard Fellous**

La Laïcité française :  
l'attachement du judaïsme

N°28 > mars 2014

• 40 pages

**Nathalie Szerman**

Le Printemps arabe à l'épreuve  
de l'antisémitisme : y a-t-il un  
avant et un après ?

N°29 > mai 2014

• 36 pages

**Jacques Tarnéro**

Antisémitisme / Antisionisme  
Mots, masques, sens, stratégie,  
acteurs, histoire

N°30 > juin 2014

• 48 pages

**Sandrine Szwarc**

Intellectuels juifs et chrétiens en  
dialogue

N°31 > octobre 2014

• 32 pages

**Gérard Fellous**

L'État Islamique (DAECH),  
cancer d'un monde arabo-  
musulman en recomposition

N°32 > novembre 2014

• 52 pages

**Michaël de Saint-Cheron**

Le Messianisme comme réponse  
à l'antisémitisme

N°33 > décembre 2014

• 40 pages

**Valérie Igounet**

Le négationnisme : histoire d'une  
idéologie antisémite (1945 - 2014)

N° 34 > février 2015

• 32 pages

**Maxime Perez**

L'opération « Bordure protectrice » à  
Gaza : Journal d'une guerre de  
100 jours

N° 35 > mai 2015

• 44 pages

**Anne Quinchon-Caudal**

Vers une Internationale blonde  
Le racisme supra-national en  
Europe et aux États-Unis dans la  
première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

N° 36 > juillet 2015

• 40 pages

**Pierre-André Taguieff**

La vague complotiste  
contemporaine : un défi majeur

N° 37 > septembre 2015

• 40 pages

**Johann Chapoutot**

Le « Droit » nazi, une arme contre  
les Juifs

N° 38 > octobre 2015

• 52 pages

**Valérie Igounet & Stéphane  
Wahnich**

FN : une duperie politique

N° 39 > novembre 2015

• 56 pages

**Jacques Tarnéro**

Migrations contemporaines du récit  
sur le « signe juif »

Entre fascination, admiration,  
condamnation. Une question  
irrecevable

N° 40 > mars 2016

• 56 pages

## LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en juillet 2016 / ISSN 1762-360 X

### DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

### COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

Gérard Unger

### CONCEPTION & ICÔNOGRAPHIE

Carta Impression

### CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

### COORDINATION

Yoar Level

### CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

### CREDIT PHOTOS

Tableau réalisé par Abigaël, 8 ans, avec l'artiste  
Alain Kleinmann

© Sandrine Szwarc

### IMPRESSION

ICL

### EN PARTENARIAT AVEC

**Le Collège des Bernardins**

**Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol**

**Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme**

**La revue civique**

«Vidal Sassoon International Center for the Study of  
Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

### ET AVEC LE SOUTIEN DE

• **La Fondation pour la Mémoire de la Shoah**

# *Crif*

Conseil représentatif  
des institutions juives de France

**POUR TOUTE CORRESPONDANCE**

39 rue Broca 75005 Paris

site web : [www.crif.org](http://www.crif.org)

email : [infocrif@crif.org](mailto:infocrif@crif.org)

Juillet 2016

**Prix : 10 €**